

LA
D E F E E N S E
D U

POÈME HEROÏQUE,
AVEC QUELQUES REMARQUES
Sur les Oeuvres Satyriques
du Sieur D***

Dialogues en Vers & en Prose.



*par S.^t Sorlin
Demaret*

A PARIS,

Chez JACQUES LE GRAS, au Palais.

NICOLAS LE GRAS, au troisiéme Pilier de la grande Salle
du Palais, à L. Couronnée.

AUGUSTIN BESOIGNE, dans la grande Salle du Palais,
vis à-vis la Cour des Aydes.

Et CLAUDE AUDINET, rue des Amandiers, à la Verité
Royale, devant le College des Grassins.

M. DC. LXXIV.

Avec Privilege du Roy.

Ye

MF
P92/1454
1353

LA
DEFFENSE
DU
POÈME HEROÏQUE,
AVEC QUELQUES REMARQUES

Sur les Oeuvres Satyriques
du Sieur D***

Dialogues en Vers & en Prose.



A PARIS,

Chez JACQUES LE GRAS, au Palais.

NICOLAS LE GRAS, au troisième Pilier de la grande Salle
du Palais, à L. Couronnée.

AUGUSTIN BESOSONE, dans la grande Salle du Palais,
vis à-vis la Cour des Aydes.

Et CLAUDE AUDINET, rue des Amandiers, a la Vérité
Royale, devant le College des Grassins.

M. DC. LXXIV.

Avec Privilege du Roy.

PREFACE



Voicy une guerre d'esprit, bien injurieuse dans l'intention de celuy qui attaque, bien peu dangereuse pour ceux qui font attaquez, & assez divertissante pour ceux qui doivent juger du differend. Celuy qui combat la Poësie Heroïque, & qui pretend donner des loix à tous les Poëtes, s'est si bien dépeint luy-mesme par ce dernier vers de son Art Poëtique,

Plus enclin à blamer, que sçavant à bien faire, qu'il seroit difficile à un autre de le mieux dépeindre, bien qu'il veuille que l'on croye le contraire. Mais dans son emportement contre ceux qu'il a pretendu mettre en pieces, il faut l'arrester, afin qu'il reçoive à son tour des leçons, pour ne le laisser pas triompher impunément parmy ses admirateurs.

Celuy qui sçait bien qu'il n'a autre talent que la Satyre, doit au moins sçavoir ce que c'est que l'esprit & la fin de la Satyre, qui est de reprime les vices en les rendant ridicules, & de faire voir aux vicieux par des peintures generales, ce qu'ils sont, & ce qu'ils doivent estre. Pour s'élever au raisonnable esprit de la Satyre, il ne faut pas avoir un esprit malin, qui hait les personnes, & qui respecte les vices ; évitant de parler des plus dangereux, ou n'en parlant que par moquerie. Il faut avoir une grande sagesse, qui est si rare, une intention droite pour la correction des hommes, & une delicatesse de sens pour bien juger, & pour toucher

solidement & finement les matieres, qu'il faut traiter en Maistre & non pas en Escolier ; & l'on ne doit pas se servir de la plume, comme un furieux se sert d'une épée, pour massacrer tout ce qu'il rencontre.

Celuy qui dit qu'il a entrepris d'écrire contre les vices, & qui dit d'abbord au Roy.

Moy la plume à la main je gourmande les vices, doit donc estre sage, & ne doit pas ensuite faire des Satyres contre la sagesse & contre la raison, puis que ce n'est que par la raison qu'il peut combattre les vices : Et celuy qui veut se moquer des Poëtes, & donner des preceptes pour toutes fortes de Poësies, doit estre grand Poëte, correct, avancé en âge, & en reputation, comme estoit Horace, qui estoit grand Philosophe, grand Poëte, d'un goust le plus raffiné qui fust jamais, & qui a mesme donné dans ses Satyres d'excellens preceptes de la vertu.

Il ne faut pas qu'un Poëte Satyrique se fasse voir Ecolier en sentimens, & en Poësie. Horace & Juvenal n'ont jamais rien dit qui ne fust de bon sens, n'ont jamais fait un méchant vers, n'ont rien fourré d'inutile pour achever leur mesure, n'ont jamais employé ny parole ny comparaison basse, bien que dans le stile bas de la Satyre ; & n'ont point rebattu dix fois une mesme personne pour la mesme chose.

Mais il ne faut pas sous le titre de la Satyre exercer ses inimitiez, & répandre ses pensées libertines. La Satyre est contraire aux loix divines & humaines ; & parmy nous elle ne doit pas s'autoriser par l'exemple de ce qui s'est fait parmy les Payens. Elle a esté supportée parmy eux, quand elle n'a pris autre licence que d'accuser les vices publics, ne nommant jamais une personne pour vicieuse, si elle n'estoit bien diffamée ; comme quelque scelerat, quelque fameux débauché, ou quelque signalé avare. Horace marque les bornes de la Satyre, quand il dit, Sat. 4.

*Si quis erat dignus describi, quòd malus, aut sur
Quòd mæchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus.*

Enfin la Satyre n'a jamais décrié que ceux qui se décrient eux-mesmes : mais celuy qui veut faire passer pour ridicules des hommes establis en estime, croit qu'il sera jugé plus grand d'esprit, plus il se fera voir hardy à médire. Il fait bien connoistre qu'il est plus ennemy du mérité que du vice ;

puisqu'il ne nomme jamais un vicieux ; mais seulement ceux dont les ouvrages sont estimez, les uns plus, les autres moins : car pour ceux qui n'ont pas la force de se soutenir, c'est estre bien lâche que de les attaquer.

Il a pretendu se mettre au dessus de tous en s'établissant le censeur de tous ; mais cette humeur de censurer ne convient pas à un jeune Poëte, qui dans l'impetuosit  de son âge se trouve flat  en s'exerçant à la Satyre, à cause du grand avantage qu'elle luy donne parmy des esprits disposez à aimer la médisance, & souffrir les deffauts d'un Po te, pourveu que quelqu'un soit nommé & mocqué. Mesme bien que le nom soit souvent répété par la sterilità de l'Autheur, les esprits communs ne laissent pas d'en rire toûjours : mais ceux qui ont le goust raffiné, haissent ces repetitions, qui marquent la pauvreté de l'esprit du Po te, & sont ennuyeuses aux personnes de bon goust, qui attendent tousiours quelque chose de nouveau. Cependant les mediocres esprits, qui ont aimé la Satyre dans le temps qu'elle leur a esté prononcée d'un magnifique ton de voix avant l'impression, se trouvent obligez à maintenir leur approbation, quand la piece est imprimée ; bien qu'elle ait perdu beaucoup de son agr ement, estant dénuée du secours imposteur de la forte prononciation.

Un Satyrique croit estre en seuret , & asseuré de son merite, en recitant devant plusieurs personnes, qui par faute de sçavoir & de lecture, croient que ce qu'ils lo ient est de l'invention de celuy qui recite, & ne sçavent pas que la pensée est souvent d'un Po te ancien. Toutefois celuy qui en reçoit les loüanges ne sort point de sa gravité, quoy qu'il sente bien qu'il est le plus lo   de ce qui n'est pas de luy ; & il est si injuste, & si aveuglé par son amour propre, qu'il enfle sa vanité à proportion de l'applaudissement, qui appartient à Horace, ou à quelque autre Po te, dont la richesse peut servir encore à revestir la nudité des steriles Ecrivains.

Pour le guerir de sa presumption excessive, il est besoin de luy faire connoistre qu'il n'est pas si grand Poète qu'il pense : car la parfaite Po sie demande tant de talens divers, tant de connoissances, & tant d'experiences, que ce n'est pas un fruit de la jeunesse. Le Prin-temps ne porte que des fleurs legeres & passageres, & l'Automne porte des fruits de bon goust, & dont plusieurs passent la rigueur des Hyvers. Il faut avoir fait autre chose que des Satyres, avant que de donner des preceptes aux Po tes.

Horace avant que de faire son Art Poétique en faveur des jeunes Pisons, avoit fait des Odes admirables ; & il a bien fait voir que la Satyre n'est pas une Poésie, quand il a dit.

*Neque si quis scribat uti nos
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam.
Ingenium cui sit, qui mens diviniior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*

C'est à dire.

*N'estimez pas Poëte un qui fait comme nous
En des termes de prose un vers facile & doux ;
Mais celui dont l'esprit divinement invente,
Et qui semble chanter d'une bouche tonnante,
Tousiours d'un vol égal soutenant son renom,
Celuy-là de Poëte a mérité le nom.*

On commence la Satyre, on la poursuit, & on la finit comme on veut. Il n'y a ny regle, ny invention, ny ordre, ny élévation d'esprit, ny ce que l'on appelle transport Poétique : tout cela ne convient point à la Satyre. Il a beau s'y relever par fois en termes, pour faire croire qu'il est Poete, ce n'est point là le lieu de s'élever, il faut qu'il retombe tousiours dans le bas, & il ne doit point le quitter, selon le precepte d'Horace son Maistre.

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

C'est à dire.

*Nul ne doit par un vers tragique
Traiter une chose comique.*

Or la Satyre est sans doute un sujet comique. Aussi Horace ne s'y est point élevé en *diction* ny en grandes figures, comme dans ses Odes : & il dit que dans les satyres il faut extenuer ses paroles.

Extenuantis eas consutlò.

Car il faut donner à chaque chose la façon de les exprimer qui luy convient. Il faut entreprendre de grands sujets, pour faire voir de quoy l'on est capable : Il ne suffit pas d'avoir leu Horace, & d'en traduire quelques preceptes, pour s'eriger en Maistre des Poetes. Il faut avoir un genie inventif, élevé, iudicieux & fin, pour faire toutes fortes de Poesies, à une seule desquelles ce prétendu Maistre n'a osé toucher, n'estant pas mesme capable de faire un Sonnet, ny d'arrondir une Stance.

Si la Comedie des Visionnaires estoit encore sur le point d'estre conceuë, on y pourroit adiouter un assez plaisant personnage d'un Docteur Ecolier, qui voudroit enseigner à faire ce qu'il n'a iamais fait, & ce qu'il ne sçauroit faire : qui pretendroit se mettre au dessus de tous les Poetes en disant du mal de tous : qui pour se faire estimer un esprit sublime, auroit cru qu'il suffiroit de traduire un ancien traité du sublime ; & qui instruiroit un Poete pour conduire par ses vers un Roy Tres-Chrestien aux bords du Rhin, avec le seul secours des Fables Payennes, pour en combattre le Dieu limonneux, pour mettre en suite toutes ses Naiïades, & pour effrayer encore & mettre en deroute toutes celles de la Meuse, de la Moselle, du Doux, & & tant d'autres.

On a iugé à propos de déffendre la Poesie He-roïque contre les rêveries d'un tel Docteur, & de faire une legere Censure de toutes ses Satyres : car on ne peut donner un autre nom à toutes les Oeuvres de son Recüeil, puis qu'il n'y a ny Epistre, ny Art Poetique, ny Lutrin, qui ne soit une Satyre ; & il s'y pourra voir luy-mesme comme dans un miroir, qui ne le flatara point, qui ne se laissera pas étourdir par sa voix, & qui luy fera connoistre quelles font les bornes de sa capacité & de son merite.

LA DEFFENSE
DU POËME
HEROÏQUE.
DIALOGUES.

DIALOGUE I.

DORANTE, PHILENE, DAMON.

DORANTE.

Nous venons réveiller tes pensers solitaires.



PHILENE.

*Où se sont assemblez, deux esprits si
contraires ?
Dorante est modéré, judicieux sçavant ;
Et Damon du bon goust s'écarte assez souvent ;
En l'amour des plaisirs veut que nul ne l'égale,
N'aime que la débauche, & sa fausse morale. N'aime que la
débauche, & sa fausse morale.*

DAMON,

*J'ay toûjours approuvé tes justes jugemens,
Qui souvent mont query de mes faux sentimens.
Aussi de nos débats nous t'avons fait le juge.*

DORANTE.

*Contre toutes erreurs Philene est mon refuge.
Car le bon goust est rare, ainsi que la vertu ;
Et jamais le bon sens ne fut tant combattu.
Nous sommes en debat sur quelques loix nouvelles.*

PHILENE.

Et vous m'avez choisi pour vuider vos querelles ?

DORANTE.

*Puis nous venons joüir dans l'aimable saison
Des plaisirs que tu prens en ta belle maison.
Tout y plaist, tout y rit, tout y fait bien connoistre
L'esprit, la politesse, & le soin de son Maistre.*

DAMON.

Ce parterre ébloût par ses vives couleurs.

DORANTE

On y voit à l'envy briller toutes les fleurs.

DAMON.

*Et de ce pur ruisseau j'aime l'eau babillarde,
Qui court par les cailloux, sans qu'un seul la retarde.*

DORANTE.

Enfin hors de la serre on voit les orangers.

DAMON.

Que promettent de fruits les fleurs de ces vergers !

DORANTE.

*J'aime ce promenoir sur le bord de la Seine,
Qui découvre aux regards & Paris & la plaine.*

DAMON.

*Mais tes yeux ont icy des objets trop divers,
Qui ne permettent pas d'y composer des vers.*

PHILENE

*C'est icy toutefois que ma veine est plus forte,
Que le grand air l'anime, & qu'elle me transporte.
L'ombre des Cabinets ne l'émeut pas si bien.*

DORANTE.

*Lors que l'esprit travaille il ne regarde rien
Enfin tu dois icy vuidier nostre querelle.
L'Erreur fait des arrests : la Raison en appelle.
On ne parle par tout que de nouveaux decrets,
Que n'aguere on chantoit dans quelques lieux secrets,
Qui par des mouvemens d'ignorance & d'envie
Aux Poëmes divins veulent oster la vie.
Maintenant on en lit les sens deffectueux,
Dépourvus du secours des tons impetueux,
Les rimes d'Ecolier, les méchantes cesures,
Que cachoient de la voix les fortes impostures.
La belle impression ne cache nuls deffauts,
Et fait honte à loisir à tous jugemens faux.
On a, pour bien juger, liberté toute entiere.*

DAMON.

*Il faut de nos débats t'apprendre la matiere.
Phebus, de son Parnasse a mandé dans ces lieux
Qu'il faut des nobles Vers bannir le serieux :
Que le Dieu des Chrétiens, les Demons, & les Anges,
Aux Lecteurs enjoüez, sont des noms trop étranges :
Qu'il faut avoir recours aux contes fabuleux,
Si l'on veut dans les vers mesler le merveilleux.
Que la Muse en riant doit piquer pour nous plaire.*

DORANTE.

Mais tout ce qui fait rire, est pour le goust vulgaire.

PHILENE.

*Pour moy je ne connois ny Muses, ny Phebus.
Je suis bien détrompé des antiques abus.
Qui les suit, dans l'erreur à tout pas s'embarrasse,
Les chemins sont rompus qui menoient au Parnasse.
Pegaze & les neuf Sœurs ne sont plus de saison.*

*Je veux pour mon secours Dieu seul & la raison.
Dans l'amour, au theatre, & dans les jardinages,
Des faux Dieux on permet les noms & les imges :
Mais souïller de leurs noms nos sujets serieux,
A nostre pure foy c'est estre injurieux.
Laissons-là des faux Dieux toute la bande vaine.*

DAMON.

Mais qui donc invoquer pour animer la veine ?

PHILENE.

*Si nous voulons du Ciel emprunter les rayons,
Il nous faut invoquer le Dieu que nous croyons :
Si nous voulons traiter de plus foibles matieres,
De nostre seul esprit empruntons des lumieres.*

DAMON.

*Mais les chants les plus beaux, & les plus renommez,
A tous ces noms des Dieux nous ont accoutumez.
Rien ne plaist que la fable à ceux qui veulent rire ;
Et tout le serieux leur paroist un martyre.*

DORANTE.

*Quoy ? vouloir qu'en suivant l'abus eternisé,
L'on invoque un Demon sous Phebus déguisé ?
L'on n'osera donc plus chanter une victoire,
Qu'aux fausses Deitez on n'en rende la gloire ?
D'un fleuve nul jamais ne franchira les eaux,
Que le Dieu limoneux ne sorte des roseaux ?
Et la fiction noble, heureuse, & bien fondée,
Ne pourra plus passer pour une riche idée ?*

PHILENE.

*Selon tes mœurs, Damon, tu n'aimes que des Dieux
Chimeriques, brutaux, insensez, vicieux.
Mesme tu n'en crois point, bien que forcè de croire,
Celuy dont la grandeur brille en la sainte Histoire.
Et tu ne peux souffrir la force des beaux vers,
Si l'on ose invoquer l'Autheur de l'Univers ;
Non par manque d'attraits de l'auguste matiere,
Mais par le seul deffaut de goust & de lumiere.*

DORANTE.

*Tu n'as pas de l'erreur avalé le poison,
Philene, enseigne nous, par la seule raison,
Si toutes fictions des plus hardis genies,
Des Poèmes sacrez doivent estre bannies.*

*Si l'Ange ou le Demon, rarement introduits,
Pour des faits importans ne seront plus produits :
Si la Muse & Phebus sont des chimeres vaines,
Seul & trompeur secours des plus steriles veines :
Si leurs noms dans l'oubly doivent estre laissez,
Depuis le grand débris des Oracles cessez,
Par le pouvoir naissant du Dieu qui les fit taire
Qui sema les leçons de sa Loy salutaire,
Qui confondant l'erreur des Philosophes vains,
Apprit à l'Univers la science des Saints ;
Et qui sceut confirmer tous ses divins Oracles,
Par le nombre & l'éclat de ses fameux miracles.*

DAMON.

*Non, je ne pretens pas qu'on doive contester
La Loy que nous croyons, & qu'on doit respecter :
Mais toujours le mensonge offense un saint mystere ;
Et toujours dans les vers la fable est necessaire.*

PHILENE.

*O le sage, ô le saint, ô le respectueux !!
Qu'il craint bien du vray Dieu le nom majestueux !
Il le bannit des vers ; & souvent il le jure,
Mesme ne pensant pas s'il luy fait une injure.
Voy d'un tel jugement le miserable fonds,
Qui ne peut distinguer ce que tu nous confonds.
Le mensonge est honteux, mais la veine pompeuse
A le droit d'enfanter la fiction heureuse,
Qui souvent donne auvray les charmes les plus grands.
Le mensonge & la feinte ainsi sont differens.
L'un sur la verité n'a point sa base seure ;
Pour porter à l'erreur forme son imposture :
L'autre qui sur le vray choisit son fondement,
Attire à la vertu par son appast charmant.*

DAMON.

*Non, non, la fiction ne doit jamais paroistre
Si tost que du vray Dieu le nom se fait connoistre.
Un Maistre a prononcé que l'heroïque vers
N'aura plus dans un mois de cours par l'Univers :
Et que ses fictions d'ornemens embellies,
Sous l'oubly pour jamais seront ensevelies.*

DORANTE.

*Un tel Maistre est pareil à quelque homme insensé,
Qui tiendrait dans un champ un grand chesne embrassé,
Qui prétendrait l'abbattre avec sa seule force*

Et ne pourroit pas mesme en détruire une écorce.

PHILENE.

*Quoy ? nos vers, sur l'appuy de nos divines loix,
N'oseront plus parler de nos augustes Rois,
Dont la celebre vie & guerriere & pieuse,
Doit franchir de l'oubly la nuit injurieuse ??
Et si nous celebrons le grand Dieu des Hebreux,
Ses desseins eternels, ses prodiges nombreux,
Tous ces portraits fondez, sur le sacré volume,
Periront sous le trait d'une insolente plume,
Qui voudroit étouffer les sublimes beautez,
Et les brillans éclats des grandes veritez ?
Ridicule fureur, telle qu'en la nuit brune
Se void celle des chiens, surpris de voir la lune,
Qui ne pouvant souffrir sa brillante clarté,
D'inutiles abbois attaquent sa beauté
Mais pendant que leur corps ne produit que de l'ombre,
L'Astre, d'un cours égal, éclaire la nuit sombre.*

DORANTE.

*La Poësie epique interesse & comprend
Tout ce qu'en son enclos le monde a de plus grand.
C'est ce que les Payens ont conceu de plus juste.
Par l'interest du Ciel, le sujet est auguste.
Sur la Religion roulent tous les grands faits ;
Et sans elle quels chants éclaterent jamais ?
Les Chantres plus fameux semblent, comme un tonnerre,
Ebranler tout à coup l'air, le Ciel, & la terre.
Toutefois dans les chants des grecs & des Latins,
On ne voit que des Dieux esclaves des destins :
Mais en chantant un Dieu de puissance infinie,
Il n'est rien que n'embrasse un sublime genie.
Tout luy semble soumis : il semble qu'en ses mains
Est remis le pouvoir de l'Autheur des humains.*

PHILENE.

*Quoy ? des esprits sans loy, brulans de jalousie,
Pretendroient sous leurs loix fouler la Poësie,
Sapper les fondemens des heroïques vers,
Nous deffendre d'ouvrir les Cieux & les Enfers,
Bannir nos veritez, qui sont toute leur haine,
Et nos chants dont l'éclat confond leur foible veine ?*

DAMON.

*Je me tiens à l'arrest fulminé par la voix
Dont la force a le droit de nous donner des loix.*

PHILENE.

*Cette tonnante voix superbe & magistrale,
A donc sur les beaux vers l'autorité fatale,
Sans que nulle raison convainque les esprits,
Du decret ridicule étonnez & surpris ?
Je mets hors de ce rang ceux qui par complaisance
Laissent tonner la voix, & gardent le silence,
Qui feignant d'admirer, & blasmant en leur cœur,
Laissent impunément triompher le Lecteur.*

DAMON.

*Des grecs & des Latins la veine tousiours flate,
Et jamais ne rebute une ame delicate.*

PHILENE.

*Elle flate l'erreur. Et qu'ont-ils jamais dit
De plus grand que les faits d'Ester, & de Iudith,
Dont l'esprit, la beauté, les rares aventures,
De toutes passions presentent les figures ?
Ont-ils de leurs Heros quelqu'un qui soit égal
Au merveilleux Moïse, à l'Egypte fatal ;
Ou tel que ce grand Chef dont la parole fiere
Du Soleil s'abbaissant arresta la carriere ?
Mais les Chantres Payens, manquans de verité,
Sur un fondement faux ont tousiours inventé.
De feindre sans garend ils ont pris la licence ;
Jamais leurs fictions n'eurent de vray-semblance.*

DAMON.

*Lors que des passions ils en ont fait des Dieux,
Se pouvoit-il jamais inventer rien de mieux ?
Que tout ce qu'ils ont feint dans la Metamorphose ?
Et que d'avoir d'un Dieu revestu chaque chose ?*

DORANTE.

*C'est ce qu'a dit en vers un demon furieux :
Ne pouvant estre Dieu j'inventay mille Dieux.*

DAMON.

*Les vers ne parlent pas d'une façon commune.
Pour parler de la mer, Virgile dit Neptune,
Pour le pain dit Ceres, & Bacchus pour le vin.*

DORANTE,

Par ce rare secret en eux tout est divin.

DAMON.

*C'est de leurs fictions la plus ingenieuse,
Pour rendre de leurs vers la force harmonieuse.*

DORANTE.

*Dés l'enfance tels mots nous ont entretenus,
Par les tons imposteurs des doctes prevenus ;
Et ces grands noms appris sous des Maîtres severes,
Nous ont accoutumés à ces vieilles chimères.*

DAMON.

Cet art, des termes bas cache bien les deffauts.

DORANTE.

Il se faut soustenir sans un secours si faux.

DAMON.

*Si tout plaistsi tout rit, faux ou vray, que m'importe ?
Je laisse là le vray, si le faux me transporte.*

DORANTE :

*Mais le seul vray semblable est aimé du bon sens.
Sans luy, pour l'émouvoir, tous vers sont impuissans.*

PHILENE.

*Voyons si c'est justice, ou pure jalousie,
Qui veut des grands sujets bannir la Poësie :
Si la Religion luy tranchant les destins,
Laisse maîtres, du champ les Grecs & les Latins :
Si les nobles esprits, aux exploits veritables
Doivent mesler les jeux des ridicules fables :
Si nostre grand Monarque ayant tout surmonté,
En Satyriques vers sera bien mieux chanté :
Et pour suivre son vol dans l'ardeur qui l'emporte,
Si la Musè bouffonne aura l'aile assez forte.
D'une trop folle erreur Damon est infecté.
Je luy veux des beaux chants prouver la dignité.
Mais le disner est prest : une telle matiere
Merite d'occuper l'apres disnée entiere.*

Fin du premier Dialogue.

DIALOGUE II.

PHILENE, DORANTE, DAMON,

PHILENE.

*DANS cette sale, amis, tenons nous en repos :
Car après le repas, il n'est pas à propos
De reprendre si tost l'air & la promenade.
Mais un léger sommeil au bruit d'une cascade, ,
Pourroit pour peu de temps recueillir nos esprits ;
Et la sans y penser souvent il m'a surpris.*

DORANTE.

*Réveille-nous plustost parta bouche éloquente.
Laisse courir les eaux de ta source abondante :
Puis que Damon s'attend d'apprendre par ta voix
Des heroïques chants la grandeur & les loix.*

PHILENE.

*Damon, toute dispute entre nous est éteinte,
Si nous distinguons bien le mensonge & la feinte.
Les fables ont paru des charmes imposteurs.
Nul sage ne les crut sur la foy des Autheurs,
Comme nous l'a décrit la plume delicate
De¹ l'esprit agreable, honneur de Samosate,
Qui se rit de l'erreur des chants les plus vantez ;
Si dignes de mépris, & si mal inventez ; ;
Et qui faissant parler les Dieux & les Deesses,
Fait voir leurs faux plaisirs, leurs crimes, leurs bassesses.
Mais la fiction riche orne la verité.
L'une sçait bien par l'autre augmenter sa beauté.
Souvent la verité par la feinte est connuë ;
Et ne paroistroit pas si belle toute nuë.
Comme on voit parmy nous briller une beauté,
Qui paroistroit sans honte avec la nudité :
A qui le vestement donne la bien-seance,
L'honneur, la modestie, & la magnificence.
Rien n'égala jamais le talent d'inventer ;
Et puis qu'il est si rare, il faut le respecter.
Car qui sçait inventer une belle aventure,
Suit d'un superbe vol l'Autheur de la nature ;
Et produisant au jour ce qui ne fut jamais,*

Imite du seul Dieu les admirables faits.

DAMON.

*Je sçay des inventeurs la gloire incomparable :
Mais l'honneur d'inventer appartient à la fable,*

PHILENE.

*Peut-elle contenter un juste jugement,
Puis que la vérité n'est pas son fondement ?
Nostre loy nous instruit par des portraits aimables.
L'Evangile est orné d'exemples vray-semblables.
Celuy qui fit les Cieux, la terre, & les saisons,
En tire des tableaux & des comparaisons.
Qui sçait mieux la nature en fait mieux les images ;
Et l'Autheur les fait mieux, qui connoist ses ouvrages.
En ce point sont d'accord les Critiques divers,
Que le seul vray-semblable est l'appuy des beaux vers.
D'Homere tous les chants ne sont que des mensonges ;
Et semblent un ramas de ridicules songes.
Car il ne suffit pas, pour fonder leur beauté,
Que Troye & son malheur soient une verité.
Il ne put inventer des sujets vray-semblables,
Puis que nuls de les Dieux ne sont Dieux veritables ?
Mais nostre seule loy donne en sa verité
Un fond sur qui L'on feint avec autorité.
Le vray-semblable y prend sa force toute entiere,
De la verité seule empruntant sa lumiere.
Les Grecs & les Latins, dans leur aveuglement,
De leurs mensonges seuls ont fait leur fondement.
Leurs ouvrages sont pleins d'erreur, d'extravagance.
Des termes seulement ils ont eu l'elegance.
Leurs efforts sont bornez, dans les descriptions,
Dans le naif portrait des mœurs, des passions.
Mais jamais sur le faux leurs fictions fondées,
De raison ny d'esprit n'ont esté secondées.
Ainsi fut dans l'erreur toute l'antiquité,
Jusqu'au temps qu'icy bas nâquit la Verité,
Un Dieu qui pur esprit, pour se rendre visible,
D'un homme prit le corps, & mortel & sensible :
Et confirma si bien par miracles divers,
Qu'il estoit le seul Dieu maistre de l'Univers.*

DAMON.

*Tu me parles d'un Dieu de qui la vie austere
Ne fut qu'abbaissement, que peine, & que misere.*

PHILENE.

*Je te parle d'un Dieu, si celebre en grands faits,
Qu'au monde leurs pareils n'éclaterent jamais.
Laisse à part sa morale, adore ses merveilles.
Voy si jamais la fable en conceut de pareilles,
Et voy que rien de bas ne paroist dans les vers
Dont le fonds est le Dieu qui fit tout l'Univers ;
Qui brillant en & puissant en paroles,
Imposa le silence aux trompeuses Idoles ;
Qui confondit l'orgueil des milliers de Demons,
Capables d'abysmer les citez & les monts,
Si son divin pouvoir, aux Enfers redoutable,
N'arrestoit la fureur de leur force indomtable.
Je te parle d'un Dieu (seras-tu confondu)
Si long-temps annoncé, si long-temps attendu
Enfin venu surterre, & de qui la naissance
Des Anges, des Pasteurs, fit la réjouissance,
Dont la grandeur supreme en ce monde arrivant,
Fut d'enhaut revelée aux Mages du Levant,
Dans de profonds respects fut par eux adorée,
Et d'hommages divers dignement honorée.
Je te parle d'un Dieu qui pour planter la foy
Confondit à douze ans les Docteurs de la Loy,
Qui pour premier miracle en vin convertit l'onde ;
Dont la puissante main, en prodiges feconde,
Dans les aspres deserts multipliant les pains,
Fit naistre l'abondance, & nourrit tant d'humains ;
Qui fit voir à ses loix la nature asservie,
Guerit le sourd, l'aveugle, aux morts rendit la vie,
Et fut, après sa mort, admiré de tant d'yeux,
Quand son vol triomphant l'enleva dans les Cieux.*

DAMON.

Il faut croire ces faits.

PHILENE.

*Comme nous devons croire
Une simple, une pure, une fidele histoire,
Qui sans art, sans pompe, est faite par les soins
De sinceres Autheurs, oculaires témoins,
Qui ramassez ensemble ont fait un seul ouvrage,
Et dont le sang versé signa leur témoignage.
De tous les temps passez les Rois n'eurent jamais
Des écrivains unis, constans en tous leurs faits.
Ce droit fut reservé pour la verité pure,
Que nul ne peut jamais accuser d'imposture.*

DORANTE.

*C'est là ce Dieu vivant, de qui l'éternité,
Le pouvoir la sagesse, & l'estre, & la bonté,
Nous furent enseignez par récit véritable,
Qui seul peut à nos chants donner le vray-semblable :
Et non les spectres vains des ridicules Dieux,
Que follement on feint comme habitans des Cieux,
Et dont l'Antiquité, chimerique, & honteuse,
A fait les fondemens de sa fable menteuse.
La simple vérité doit avoir plus d'amans,
Que le traistre mensonge avec ses ornemens ;
Et l'on doit bien souffrir que nos veritez saintes
Découvrent leurs beautez sous des images feintes.*

DAMON.

Nos regles pour les vers ne parlent pas ainsi.

PHILENE.

*Sur tes regles, Damon, tu dois estre éclaircy.
Cesse de m'interrompre, & tu pourras connoistre
Celuy que tous esprits doivent avoir pour maistre.
Pour former un sujet digne des plus hauts sons,
En vain dans les Payens on cherche des leçons.
Il faut prendre une loy, certaine, indubitable,
Et qui seule a compris toute loy raisonnable,
L'écrit de l'Esprit seul qui crea les esprits,
A qui livre jamais ne disputa le prix.*

*De tout seur fondement le saint texte est la regle.
Et qui suit ses chemins se rend semblable à l'Aigle,
Qui de son vol hardy fuyant loin de nos yeux,
Par un fixe regard void l'Astre dans les Cieux,
Semble suivre sa voye avec ses promptes ailes,
Et se perd dans les airs par des routes nouvelles.
L'Esprit saint a décrit, mais non à tous momens,
Par le divin secours de grands évenemens.
Tantost Dieu mesme parle, & tantost par un Ange
Il console, il instruit par d'autres il se vange
Des citez dont le crime a mérité ses feux.
Par Moïse il répand ses prodiges nombreux.
Tantost des fiers demons la furieuse envie.
Veut troubler le bon-heur d'une innocente vie.
De la jeune Sara, par un dépit jaloux,
L'insolent Asmodée étouffe sept époux :
Et par mille rigueurs d'une longue souffrance,
Satan du juste Iob éprouve la constance.
Du grand² Roy de Memphis les traistres enchanteurs
Taschent d'imiter Dieu par leurs faits seducteurs ;
Et dans l'art infernal la sorciere scavante*

*Fait paroistre au³ Roy Juif⁴ l'ombre qui l'épouvante.
A qui lit tant de faits, sans pareils, étonnans,
De pareils inventez ne sont pas surprenans.
Ainsi l'écrit tracé d'une plume éternelle,
Des plus nobles sujets est le parfait modele ;
Il contient tout precepte, il comprend tout sçavoir,
La Source des humains, les regles du devoir,
Le culte des Autels, & l'histoire du monde ;
Comme la mer immense embrasse de son onde
La terre en tous ses bords, & tous ses habitans.
Le saint volume encore embrasse tous les temps,
Tous les siècles passez jusques aux plus antiques,
Et les siècles futurs, par écrits prophetiques.
Il décrit les combats des vices, des vertus,
Les malheurs des mortels sous l'erreur abbatus,
Et l'on y void enfin la diverse peinture
De tout ce que produit la grace ou la nature.*

DORANTE.

*Si des antiques chants, malgré l'aveuglement,
La Religion seule a fait le fondement ;
S'ils ont pour le succès d'une importante guerre
Interessé le Ciel, l'enfer, toute la terres ;
S'ils ont dans leurs sujets ému peuples & Rois,
Si la seule raison leur en donna les loix ;
Avec plus de justice, avec plus d'avantages,
On void le Ciel, l'enfer, émus dans nos ouvrages ;
Et du Dieu tout puissant les innombrables faits
Nous permettent tousiours d'en feindre des portraits.*

PHILENE.

*Tout impie est confus, lisant la Sainte histoire ;
Puis croit la démentir ne voulant pas la croire.
Aux grands effets de Dieu rien ne peut s'égaliser ;
Et la feinte si haut n'a jamais pû voler.
Car de l'esprit humain la nature est bornée.
Des limites du sens sa force est terminée.
En Dieu seul qui deteste un conte fabuleux,
La verité s'accorde avec le merveilleux ;
Et le vers heroïque aura sa gloire entiere,
S'il en peut par son art égaler la matiere.*

DORANTE :

*Donc un Dieu fabuleux dans les vers présenté,
Des grandes actions souille la verité :
Mais nulle fiction jointe à la sainte histoire,
Des grandes veritez ne peut souiller la gloire*

*Des mœurs, des passions, & des forts sentimens,
Les augustes sujets aiment les mouvemens :
Mais ne peuvent souffrir les ridicules fables,
Que jamais le bon sens ne jugea vray-semblables.
Par un dessein jaloux on veut insolemment
Aux saintes veritez arracher l'ornement,
Des nobles fictions les rencontres naissantes,
Les rares nouveautez tousiours divertissantes,
Par le torrent fecond d'un esprit produisant,
Qui ne peut ennuyer en s'immortalisant,
Qui tousiours fait sentir la pompe & l'harmonie,
Et tout ce que fait l'art avec un grand genie.
Mais par un faux espoir les steriles esprits
Pour les plus grands sujets affectent un mépris,
Et pensent que sur tous ils obtiendront l'empire,
Si ne pouvant charmer, pour le moins ils sont rire.*

PHILENE.

*Damon est tout confus voyant que son Auteur
N'est pas, comme il pensoit, un si rare Docteur.
Ses decrets ne sont nez que de sa noire envie,
Que de l'aveuglement d'une profane vie,
Que d'un sterile esprit, qui ne luy fournit pas
Des nobles fictions les aimables. appas ;
Qui sans art, sans genie, & fier dans sa misere,
Ose deffendre à tous ce qu'il ne sçauroit faire.*

DAMON.

*Je sors comme d'un songe, & d'un profond sommeil.
Une heureuse clarté reluit à mon reveil.
Je connois que sa loy n'est qu'une fausse adresse
Pour faire des beaux vers mépriser la noblesse.
La fiction meslee avec la verité,
Au lieu de la détruire, augmente sa beauté ;
Puis que tu m'as fait voir qu'il est permis de feindre
Tout ce qu'en ses écrits Esprit saint voulut peindre.*

DORANTE.

*Ce n'est qu'en faisant mieux que l'on peut se hausser
Sur ceux que par envie on voudroit abbaïsser.
Qui veut voir des saints chants la fiction bannie,
Pour elle n'eut jamais d'amour ny de genie.
Quoy que sa voix declame avec un ton hardy,
Un mediocre esprit en peut estre étourdy :
Mais ses regles en vain esperent de détruire
Tout ce que de plus grand le siecle peut produire.*

PHILENE.

*Il ne confondra pas les nobles inventeurs ;
Et j'admire le goust de ses admirateurs,
Qui flattant de concert son audace infinie,
Luy donnent à l'envy le nom de grand genie.*

DORANTE.

*Jamais il ne connut ny le divin transport,
Ny des inventions l'ingenieux effort.
Sur le vent qui le porte avec joye il s'affure :
Mais si de son Recüeil une juste censure
Luy marquoit ses deffauts de sens & de sçavoir,
Que par manque de goust jamais il n'a pu voir,
Sa troupe de flateurs seroit toute confuse,
Et l'on verroit pâlir sa resonante Muse.
Au milieu de l'encens dont il est parfumé,
Tout à coup dans la honte il seroit abysmé.*

PHILENE.

*Il n'entendit jamais la fine raillerie.
Il semble estre tousiours en colere, en furie.
Sa Muse en son bas rang devoit se contenir :
Et sur tout par justice il devoit s'abtenir
Et sur tout par justice il devoit s'abstenir
De donner des leçons en forme de Satyre
A ceux qui mieux que luy dans leur temps ont fait rire.
Mais il donne ses loix, comme si l'Estourneau
Vouloit par son langage enseigner tout oiseau ;
Et pretendoit sur tout deffendre par ses regles,
Le chant aux Rossignols, & le grand vol aux Aigles.
Fin du second Dialogue.DIALOGUE III.*

PHILENE, DORANTE, DAMON.PHILENE.VOICY un paquet que je viens de recevoir, qui pourroit bien nous dire quelques nouvelles de la censure dont nous a parlé Dorante : Car il me vient d'un amy qui avoit esperé de l'avoir pour m'en faire part.DORANTE.L'en avois oüy parler, mais je ne l'avois pas veu. encore.PHILENE.C'est la piece mesme, comme je le voy par le titre. Censure des Satyres & autres œuvres de... Il faut la lire ensemble avant que de nous separer. Mais je suis d'avis que nous sortions de cette salle, pour aller la lire, & nous reposer à l'ombre dans le iardin.DAMON.Voicy une heureuse rencontre. l'avois impatience de voir cette piece, & de iuger avec de bons juges les iugemens qu'elle contient. Car qui ose corriger un homme de si haute reputation, s'expose aussi à estre iugé, & merite peut estre luy-mesme une plus rude censure.PHILENE.Nous parlerons en toute liberté. Seulement fois resolu, Damon, de ceder à la justice & à la verité, comme nous y sommes resolu Dorante & moy. Vous me laisserez lire tous deux, ou vous

m'interrompez tant qu'il vous plaira : car en fait de critique, les interruptions sont plutôt agréables qu'importunes. Donc puis que nous sommes en repos le vais commencer à lire. Censure des Satyres & autres œuvres de... pour le guerir s'il se peut de l'humeur de médire des autres ou du moins pour luy aider à corriger ses fautes, s'il n'apprehende point le grand travail de la lime. Horace dit qu'il faut remettre sur l'enclume les vers malfaits.

Et malé tornatos incudi reddere versus.

Puis qu'il dit qu'il a grande peine à faire des vers, il en aura encore une plus grande à les rendre parfaits. Mais le facile débit de la médisance flatte merveilleusement un Satyrique, qui croit ses vers admirables quand une impression en a esté vendue. Il est content de sa composition, quand le Libraire l'est de sa vente ; & il ne voudroit pas prendre la peine d'y corriger un vers.

Quand il aura veu ces remarques qui luy feront connoître les bornes de sa capacité, il pourra se tenir assuré qu'à mesure qu'il fera voir de ses ouvrages imprimez, & des regles de la Poësie, on les redressera aussi-tost avec une regle plus droite, qui luy apprendra à ne se plus mesler d'en faire, ou le moyen d'en faire de bonnes. Car de traduire les anciens, c'est ne nous rien faire sçavoir de nouveau. Nul ne se doit faire maître de son chef, & ne l'est jamais qu'après avoir fait des chef-d'œuvres, & qu'après le jugement des maîtres. Mais nul ne doit jamais presumer de sçavoir ny d'enseigner ce qu'il ne sçait pas faire.

*Sume superbiam
Quæsitam meritis.*

C'est à dire.

Sur le mérite seul il faut prendre l'audace.

Horace pouvoit se vanter de ses vers, & donner des preceptes de la Poësie : mais qui ne sçait faire autre chose que de le piller, doit plutôt se vanter d'estre grand voleur que grand Poëte.

DAMON.

Je demeure d'accord de tout cela ; mais je l'attens aux remarques particulieres sur ses vers, dont jamais je n'ay crû qu'il y en eust un seul qui ne fust digne d'admiration.

PHILENE.

Nous apportons icy chacun de nous un jugement libre, pour condamner ou pour deffendre.

DORANTE.

Croy, Damon, que nous n'épargnerons pas l'Auteur de cette censure, si elle ne nous satisfait pas par tout.

DAMON.

Il me semble que je seray icy le seul pour deffendre les Satyres. Je m'y sens obligé pour soutenir les premiers sentimens que j'en ay eus.

PHILENE *continuë à lire.*

Fautes les plus notables des Satyres de ...

Page 1. vers 5.

*Grand Roy, si jusqu'icy par un trait de prudence,
J'ay demeuré pour toy dans un humble silence.*

Comment un homme peut-il se vanter d'un trait de prudence, & encore parlant à un Roy ? Il faut dire, *par respect*, & non *par un trait de prudence*.

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de cette remarque ? voudrois-tu dire au Roy, Sire, je me tais par un trait de prudence.

DAMON.

Il est vray qu'il faut dire, par respect ; & que nul ne doit se vanter d'avoir fait une chose par un trait de prudence.

PHILENE.

La correction est donc juste, suivons.
Vers 10.

*Mais je sçay peu louër, & ma Muse tremblante
Fuit de ce grand fardeau la charge trop pesante.
Et de si hauts exploits mal propre à discourir,
Touchant à tes lauriers craindrois de les flétrir.*

Pitoyables vers, & pur galimatias. Car premierement *la charge d'un fardeau*, & *le fardeau d'une charge*, sont aussi peu raisonnables l'un que l'autre ; puis que fardeau & charge sont la mesme chose. Il suffisoit de dire, *suit ce fardeau trop pesant*, ou *cette charge trop pesante*.

DAMON.

I'admire comment nul de ses amis n'a trouvé cela à reprendre. le me ris de moy-mesme, de m'estre escrié par admiration, sur la charge d'un

fardeau.

PHILENE *continuë à lire*

Mais les deux vers suivans ne valent pas mieux, bien que changez, & autres que ceux qui estoient en la precedente impression, où il y avoir ce galimatias.

*Et ma plume mal propre à peindre des guerriers
Craindroit en les touchant de flétrir tes lauriers.*

Cela fait voir qu'il ne peut corriger, melme quand il le veut : car quel vers, & quelle inversion.

Et de si hauts exploits mal propre à discourir.

Pour dire, mal propre à discourir de si hauts exploits. Cela n'est pas supportable. Il devoit changer le tout ; & dire.

*Mais je sçay peu louer : & ma Muse tremblante,
Fuyant d'un tel suiet la charge trop pesante,
Craindroit, dans son humeur, de mesler quelquefois
Les traits de la Satyre à tes nobles exploits.*

DORANTE.

Ces vers sont nets, & raisonnables.

PHILENE.

Page 2. Voicy une méchante censure.

Et mesle en se vantant soy-mesme à tout propos.

Il falloit mettre en l'hémistiche, *en se vantant soy-mesme*, & non pas le couper par la censure. Et *soy-mesme à tout propos*, fait encore un tres-méchant hémistiche.

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de ce beau vers.

Et mesle en se vantant soy-mesme à tout propos.

il n'y a un seul des Poètes dont il se mocque, qui fasse de si méchants vers.

DAMON.

Pour moy je ne suis pas si exact à la censure, & je ne sens pas la faute dans les vers qui y manquent.

PHILENE.

Mais Dorante & moy qui avons meilleur goust que toy pour la poésie, nous renvoyons ce vers à la forge, pour estre remis sur l'enclume, & sous le marteau. Voicy ce qui fuit.

Toutefois il enseigne en son Art Poétique page 107. qu'il faut estre exact à la censure.

*Que tousiours dans vos vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.*

Ne diriez-vous pas sur cela qu'il ne manque jamais à ce repos au milieu du vers, qui est la censure : mais il en fait luy-mesme une grande quantité de méchantes, dont on marquera quelques-unes parmy le grand nombre, pour faire voir qu'il n'a pas la force de suivre ses propres preceptes.
En la mesme page.

Les louanges d'un fat à celles d'un Heros.

Quel mot, *d'un fat*, pour estre présenté au ROY, à qui il ne faut offrir que des termes nobles. C'est faire des vers sans discretion, & il faut en faire de meilleurs pour un Roy, & quand on veut rendre un Poëte ridicule. Mais il offre souvent au Roy ce mesme mot de *fat*.
En la mesme page 2.

A leur veine grossiere.

DORANTE.

Cette epithete ne vaut rien.

PHILENE.

Lisons. L'epithete de *grossiere* pour une veine, est grossiere, & n'est nullement propre : car la metaphore de veine est prise ou des veines du corps, ou des veines de la terre, comme sont les sources. Et de tout cela l'on ne dit point *veine grossiere*. Cela est bien grossier pour un homme qui veut se mocquer de la veine des autres Poëtes.

Page 3.

*A l'ombre de ton nom ils trouvent leur azile,
Comme on void dans les champs un arbrisseau debile,
Qui sans l'heureux appuy qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.*

Il veut entendre l'appuy d'un bâton ou d'une perche, que l'on attache à un jeune arbre qui se courbe, pour faire qu'en croissant il se redresse, Mais

quelle comparaison pour un grand Roy, qu'il devoit comparer à quelque chose d'élevé & de noble, qui porteroit ombre, puis qu'il dit qu'un chetif Poëte cherche l'ombre du Roy. Cependant il compare le Poëte à un arbre qui a vie, & le Roy a un baston qui n'a plus de vie, & qui ne porte point d'ombre. Et quelle image nous donne-t'il ? car qui pourroit avoir attaché le Roy à un Poëte, comme on a attaché un baston à un arbrisseau pour le redresser. C'est donner un bel employ au Roy.

DORANTE.

Cela est bien repris.

PHILENE.

Encore, continuent les remarques, s'il eust comparé le Poëte qui cherche l'appuy & l'ombre du Roy, à un sep de vigne, qui s'attache à un orme, pour s'élever par luy iusqu'à ses branches, & pour en avoir le soutien & l'ombre. Voicy en vers cette comparaison pour le Poëte & pour le Roy.

*Comme un sep, qui rampant, dans les champs abbatu,
Qui ne peut se hausser ny croistre que tortu,
D'un grand orme s'approche, & l'embrasse, & le serre ;
Par l'appuy de son tronc s'éleve de la terre ;
Et ses pampres meslant aux grands feuillages verds,
Fait voir de ses raisins tous les rameaux couverts.*

DORANTE.

Cette comparaison est digne du Roy, & d'un poëme heroïque.

PHILENE.

Aussi ne faut-il jamais parler des Heros, ny aux Heros, que par des sens & par des termes nobles.

DAMON.

Je confesse que la comparaison de l'arbrisseau debile, & du bâton qui l'appuye, est aupres de celle-là. bien debile, bien basse, & bien rampante.

DORANTE.

Et Damon ny tous ses pareils n'avoient jamais rien trouvé à reprendre en tous ces vers.

PHILENE.

Je commence a esperer que nous ne manquerons pas icy de divertissement. Et mon amy m'a fait grand plaisir de m'avoir envoyé de quoy si bien vous regaler. Page 4.

Craint Tartuffe & Moliere.

Cela est mal dit : car il veut que par ces mots on entende : il craint que Moliere n'en fasse un Tartuffe. Mais cela ne le dit pas.

DAMON.

Il a crû qu'on l'entendrait ainsi.

DORANTE.

Mais il faut parler correctement.

PHILENE.

Page 5.

*Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre Neptune
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent.*

Quelle pensée de dire que les vaisseaux vont aux Indes *malgré l'onde & le vent* ; puis qu'au contraire ils n'y vont que par l'onde & par le vent ?

DAMON.

Il vouloit dire, sans craindre les tempestes qui peuvent survenir.

DORANTE.

Mais les vaisseaux ne vont point malgré l'onde & le vent.

PHILENE.

Cela est contre le sens. En la mesme page parlant au Roy.

*Alors, sans consulter si Phebus l'en avouë,
Ma Muse toute en feu me prévient & te lou*

Il falloit parler de la Muse, avant que de dire, *sans consulter*. Il falloit dire. *Alors ma Muse, sans consulter si Phebus l'en avouë*. Il faut attendre, *ma Muse*. La difficulté de faire des vers iustes, & intelligibles, fait que les apprentifs se licencient, & suppriment ou transposent les paroles faute de sçavoir les ranger. Outre cela l'opinion des Payens n'estoit point que les Muses consultassent Phebus, ny qu'elles attendissent sa permission pour aider un Poëte ; puis qu'on les croyoit Deesses, & filles du Jupiter. Il presidoit seulement à *leurs* concerts.

DAMON.

Pour moy je passe toutes ces transpositions de mots, sans les vouloir entendre, & ces delicatesses sur la fable, que je n'examine point : & je n'y

regarde pas de si pres,

DORANTE.

Mais celuy-là doit mieux faire des vers, qui ose escrire à un grand Roy, & qui se mocque des Poètes.

PHILENE.

Suivons.

Ny le ton ny la voix assez forte.

Ton & voix sont la mesme chose pour la force.

PHILENE.

Page 7.

S'en est enfuy chargé de sa seule misere.

S'en est enfuy. C'est comme parle le menu peuple : il faut dire, *S'en est fuy.*

DAMON.

I'admire comment il n'en a point esté repris.

DORANTE.

Un Poète doit au moins parler comme les honnestes gens.

PHILENE.

Page 8.

Allons chercher quelque antre ou quelque roche.

Antre & roche, pour ce qui est d'un asile, sont la mesme chose.

DORANTE.

Ces superfluitez ne sont pas supportables en vers.

PHILENE.

En la mesme page. *Mon encens & mes vers.* C'est la mesme chose : car un Poète n'a autre encens que ses vers. Il faut plutôt dire *l'encens de mes vers*, pour dire, les loüanges, il fait la mesme faute page 43. ou il dit, *Digne de nostre encens, & digne de nos vers.*

DORANTE.

Tout cela est digne de correction.

PHILENE.

Et indigne d'un Poète si fier.

DAMON.

Pour nous autres ses amis, nous n'y regardons pas de si pres, & nous passons toutes ces choses avec admiration.

PHILENE.

Page 9.

*Et que le sort burlesque, en ce siecle de fer,
D'un pedant, quand il veut, sçait faire un Duc & Pair.*

Se peut-il rien adiouter à la hardiesse & à l'iniustice de ce Satyrique, qui sans respect du grand & sage Roy sous lequel nous vivons, qui portant la guerre au dehors, nous fait jouir d'une si heureuse tranquillité au dedans, ose appeller iniurieusement le siecle d'un tel Prince un siecle de fer, & condamner son choix dans les grandes dignitez qu'il donne ; puis que cela ne se fait point par un sort burlesque, mais par le choix & par la volonté expresse du Roy.

DORANTE.

Que dis-tu, Damon, de cet emportement de ton amy, qui n'a pas voulu corriger dans cette derniere impression une telle fureur, bien qu'il sceust qu'elle avoit *esté* remarquée ; croyant que son esprit sera estime plus grand, moins il auroit de bornes ?

DAMON.

Sur cela je n'ay rien à répondre.

PHILENE.

Page 12.

Voicy encore d'étranges hardiesses contre ce qu'il y a de plus auguste dans les mysteres de nostre Religion.

*Et riant hors de là du sentiment commun,
Presche que trois sont trois, & ne font jamais un.*

Voilà une belle leçon iertée en vers contre la creance d'un seul *Dieu* en trois personnes. Car bien que le Poëte fasse semblant de faire dire cela par un autre, il ny répond qu'en se moquant.

*Pour moy qui suis plus simple, & que l'enfer étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne.*

Car il ne veut point que l'on croye de luy qu'il est simple, ny que l'enfer l'étonne ; Tout cela n'est dit qu'en raillerie, & l'on ne parle point ainsi. C'est le tonnerre qui tonne, c'est le soleil qui éclaire.

DORANTE.

Il n'y a personne qui ne connoisse que cela est dit ridiculement.
Cependant le vers subsiste, qui n'est point raillerie.

Presche que trois sont trois, & ne font jamais un.

PHILENE.

Il a pris ces mots de l'Impie en la Comedie du Festin de Pierre, à quoy son valet répond en badinant, faisant semblant de l'instruire, & tombant puis après par terre. Ce Poëte insinuë ainsi le discours impie.

DAMON.

Il faut confesser qu'il y porte le sens du Lecteur ; & je l'ay bien senty moy-mesme.

DORANTE.

Voilà comme ses Satyres, qui n'ont point de bornes, attaquent la Religion mesme, & esperent couvrir leur venin par quelques paroles en suite, dont l'Autheur ne voudroit pas qu'on le crust, & que l'on ne connust pas la raillerie.

PHILENE.

Page 20.

*Pour m'empoisonner,
Je pense exprés chez luy m'a forcé de disner.*

Pitoyable vers. *Cét expres* est bien bas, & bien mal placé.

DORANTE.

Quel vers ?

Je pense exprés chez luy m'a forcé de disner.

PHILENE.

Il est detestable. Les Poëtes qu'il pretend joüer n'en firent jamais de si méchans.

DAMON.

Je l'avois cru suportable.

DORANTE.

On appelle cela faire des vers en dépit des graces.

PHILENE.

Page 19.

Tenoit à peine autour d'une table quarrée.

Méchante cesure. Il ne falloit point couper *autour d'une*, c'est faire des vers bien miserablement.

DORANTE.

Celui qui fait si souvent de ces méchantes cesures, ne devrait pas se moquer des méchants Poètes, de tous lesquels il ne peut faire voir un seul vers si méchant.

PHILENE.

Page 17.

*Un libertin d'ailleurs qui sans ame & sans foy
Se fait de son plaisir une suprême loy,
Tient que ces vieux propos de demons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes.*

Ces choses de la foy & de la Religion ne doivent point estre semées dans la Satyre, dont le dessein n'estant que pour faire rire, elle ne doit point alleguer l'impieté pour la combattre en riant Il faut pour cela des armes bien plus fortes : mais la Satyre n'invective jamais contre ces choses si serieuses : car les Poètes n'y parlent qu'en se mocquant.

DORANTE.

Quand cet Auteur veut bannir les Anges & les démons de la Poésie Heroïque, alors ce n'est plus en se mocquant qu'il parle, mais serieusement. Il n'y dit pas comme icy que ce sont *de vieux propos* : mais il les en bannit comme choses dont les noms ne luy plaisent pas ; & il ne croit pas que personne les doive supporter.

PHILENE.

Mais puis qu'il veut bannir les demons de la Poésie Heroïque, pourquoy ne les bannit-il pas aussi de ses Satyres, s'il ne veut faire croire qu'il s'y mocque de la Religion ? Car les Anges & les demons sont bien plus recevables dans un suiet serieux, que dans un ridicule.

DORANTE.

C'est veritablement de la Satyre qu'ils devroient estre bannis : Car ces noms passent la raillerie.

PHILENE.

En la mesme page 17.

La mesme erreur les fait errer diversement.

Autre méchante cesure. *Les fait errer* ne devoit point estre coupé. Puis voilà un pur galimatias. *L'erreur les fait errer.*

DORANTE.

Damon avoit avalé tout cela, comme excellent & admirable. Car le galimatias est estimé quelque chose de beau par les esprits ordinaires, qui admirent ce qu'ils n'entendent pas.

DAMON.

l'avois entendu cela confusément, sans m'appliquer à l'entendre.

PHILENE.

Page 28.

La comparaison d'un avare avec Tantale, est toute prise d'Horace, qui la met en deux vers & demy. Et ce Poëte n'a pû la mettre qu'en six, mettant des vers entiers pour chevilles, comme on voit les deux premiers, qui ne sont que pour dire *Tantale* : Horace dit *Tantalus*. Voicy les vers de nostre Docteur des Poëtes.

*Dittes moy, pauvre esprit, ame basse & venale,
Ne vous souvient-il point du tourment de Tantale,*

Et quelle misere, de dire, *esprit & ame* en mesme vers, *pauvre esprit, ame basse*. Tout cela est la mesme chose.

Qui dans le triste état où le Ciel l'a réduit,

Troisième vers qui n'est encore qu'une cheville, pour rimer avec *fuit*, qui est au vers suivant.

Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le fuit.

Autre méchante cesure. *Au milieu d'un fleuve*. Cela ne devoit point estre coupé dans le vers.

*Vous riez ? Sçavez-vous que c'est vostre peinture,
Et que c'est vous par-là que la fable figure :*

Que tous ces vers sont miserables ! Que de redites & de paroles superflües ? Quel *par-là* tres inutile, puis que c'est à dire, par la fable, qui est dans le vers ? Et quelle repetition ennuyeuse. *C'est vostre peinture*, & en suite.

Et Que c'est vous par là que la fable figure ?

Ce qui est la mesme chose dite plusieurs fois. Tout cela est pitoyable pour un Poëte si fier, qui se mocque tant des autres.

DORANTE.

Et qui se mesle de donner des leçons à tous.

PHILENE.

Tu n'avois jamais cru, Damon, que cét Auteur fist de si méchans vers, & eust tant de peine à chercher des rimes, & fut reduit à coudre tant de paroles ensemble, pour dire si peu de chose. Continuons à lire. Horace dit tout cela en deux vers & demy.

*Tantalus à labris sitiens fugientia captat
Flumina. Quid rides ? mutato nomine de te
Fabula narratur.*

Quelle grace dans cette brieveté ? Quelqu'un eust pô reduire en deux vers françois ce beau sens d'Horace.

*Tantale dans un fleuve a soif & ne peut boire.
Tu ris ? Change le nom. La fable est ton histoire.*

DORANTE.

Cela est iuste & net, & peut servir de leçon au Satyrique, pour luy apprendre à serrer le sens, au lieu qu'il a tant travaillé pour l'allonger, par deffaut de force, & de sçavoir maistriser un sens.

PHILENE.

Cela nous fait connoistre encore, que nostre langue est capable de serrer le sens, & plus mesme que la Latine.

DORANTE.

Cela doit estre de l'adresse de celui qui travaille.

PHILENE.

Il ne faut mettre dans les vers une seule parole inutile : Car autant d'inutilitez dans la Poësie, sont autant de fautes notables selon le precepte d'Horace.

*Recideret omne quod ultra
Perfectum traheretur.*

DORANTE.

Damon est tout confus, & n'est plus tant persuadé de l'excellence des vers de son Poëte.

DAMON.

I'avois pris pour abondance d'esprit, l'abondance des paroles, que vous estimez super fluitez & deffauts.

PHILENE.

Dans la mesme page 28.

Voicy encore des galimatias, qui nous feront voir qu'il ne devoit pas faire des Satyres contre les méchans Poëtes.

*Qui prodigue du sien
A trois fois en dix ans devoré tout son bien,
Et dont l'ame inquiete, à soy-mesme importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.*

Tout cela est contre le sens. Premièrement, *prodigue du sien*, n'est que pour dire, *prodigue*, car nul n'est prodigue que de son bien. Et un prodigue ne peut pas devorer trois fois tout son bien ; puis que l'ayant devoré une fois, il ne peut pas le devorer encore deux fois. Et les emprunts qu'il fait en suite, & qu'il dévoré, sont du bien d'autrui & non du sien.

Mais comment après avoir devoré tout son bien, son ame peut elle se faire un embarras de sa bonne for

tune, puis qu'il est alors dans la misere ? C'est n'avoir pas le sens commun que d'écrire ainsi.

PHILENE.

Page 30.

*Souuent de tous nos maux la raison est le pire,
C'est elle qui farouche au milieu des plaisirs
D'un remors importun vient brider nos desirs.
La facheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles.
C'est un pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & c.*

Quelle doctrine de libertinage, de se mocquer de la raison ? Et quel vers.

C'est un pedant qu'on a sans cesse à ses oreilles.

Quelle cesure. *Qu'on a*, & quel siflement de tant d'S. de suite, *sans cesse à ses*.

DAMON.

Pour nous autres qui l'admirons, nous ne prenons point garde ny à ces cesures, ny à ces siflemens. Nous passons tout cela, pourveu que la mesure des vers y soit.

DORANTE.

Je vous excuse tous de ne sçavoir pas iuger des vers mais je ne le puis excuser d'en faire de si méchans, & d'oser se mocquer des Poètes, qui n'en firent jamais de si ridicules.

PHILENE.

Page 32.

*Mais la posterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est venduë au hazard.*

Venduë au hazard, ne veut rien dire, & n'est que pour rimer à Bayard. Mais cela est admirable de faire la posterité de quelques chevaux une rosse.

DORANTE.

Dy moy, Damon, n'as-tu jamais monté sur la posterité d'un bon cheval ?

PHILENE.

Page 36.

*Sers un si noble maistre & fay voir qu'aujourd'huy
La France a des suiets qui sont digne de luy,*

Cét aujourd'huy n'est qu'une cheville, pour rimer avec *luy*. Car *aujourd'huy* est pour dire *en ce siecle*. Et cela seroit impertinent de dire : en ce siecle la France a des suiets qui sont dignes du Roy. Car on sçait bien que les hommes des siecles passez, ny ceux des siecles futurs, ne sont pas des suiets pour le Roy. Et qui jamais a dit, *la France a des suiets*. Car un país n'a pas de sujets, il a des habitans. C'est le Roy qui a des suiets ; & la France est suiette au Roy. Que de fautes de jugement en deux vers.

DAMON.

C'est estre trop raffiné, que de trouver en cela tant de fautes, que nul n'avoit encore trouvées.

DORANTE.

Tu veux dire, nul de ses admirateurs. Mais la Poésie doit estre suiette à l'examen des esprits les plus raffinez.

PHILENE.

Elle doit estre sans faute, & pour les vers, & pour le iugement.

Page 40.

Maint Grec affamé, maint avide Argien.

Grec, & Argien, sont la mesme chose. C'est comme qui diroit, maint François & maint Gaulois ; Car les Grecs sont appelez Argives ou Argiens, mais on ne dit guere Argien. Puis affamé & avide sont encore la mesme chose C'est estre bien sterile que de faire ainsi des vers.

DAMON.

Il y a en cela peu de chose à reprendre.

DORANTE.

Toutefois tout ce vers est reprehensible.

PHILENE.

Avec plusieurs semblables avis il fera mieux une autre fois.

Page 44.

La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moy.

Le mot *affreux* ne convient qu'aux choses visibles, dont l'obiet effraye : mais il l'emploie à tout. Car il dit ailleurs *un critique affreux, des subsides affreux, un recit affreux.*

DORANTE.

Ce mot *affreux* n'est sans doute que pour les choses visibles.

PHILENE.

En la mesme page.

Riche, gueux, ou content, je veux faire des vers.

Ce *content* est bien mal placé ; & tout seul il ne contente point, Il falloit luy opposer un mot, comme, *ou triste*. Car on ne sçait à quoy s'attache ce mot, *ou content*. Il falloit dire, riche ou gueux, content ou triste, pour faire les oppositions iustes. Cela est pris & mal traduit d'Horace, qui fait toutes les oppositions necessaires, tant pour ce qui est d'estre vieux ou ieune, riche ou pauvre, soit qu'il fust à Rome, ou en exil si la fortune le vouloit. Il dit.

*Ne longum faciam, si me tranquilla senectus
Expectat, , seu mors atris circum volat alis.
Dives, inops, Rome si sors ita iusserit, exul,
Quisquis erit vitæ scribam color.*

Donc sans s'extravaguer sur le vol affreux de la mort, & en faisant les oppositions iustes), il devoit dire, pour imiter raisonnablement Horace.

*Enfin, soit que m'attende une heureuse vieillesse,
Soit que la mort m'arreste en ma verte ieunesse ;
Dans Paris, ou banny vaguant par l'univers,*

Riche ou gueux, triste ou gay, je veux faire des vers.

C'est ainsi qu'il faut faire par tout les oppositions iustes, pour imiter Horace, qui n'y manque pas, & pour faire passablement des vers.

DORANTE.

Tout cette censure est équitable.

PHILENE.

Page 50. *De fiel & d'amertume.*

C'est comme qui diroit, *de roses & de fleurs*, l'espece & le genre. Car le fiel est une espece d'amertume.

DORANTE.

Ce n'est pas estre d'une classe bien avancée, que de faire ainsi des vers.

DAMON.

Passons. Cela est peu de chose.

PHILENE.

Page 46. *Des animaux qui s'élevent dans l'air.*

Bien que les oiseaux soient des animaux, on ne les appelle point ainsi en Poésie. Cela ne se dit que des bestes de la terre.

DORANTE.

Il est vray, mais suivons.

PHILENE.

En la mesme page.

De Paris au Perou, du Japon iusqu'à Rome.

Il falloit opposer ville à ville, ou païs à païs, comme font les bons Poètes pour marquer les éloignemens. C'est une faute par manque d'esprit & de force,

DORANTE.

Les bons Poètes n'y ont jamais manqué.

PHILENE.

Page 47.

*Croit que Dieu tout exprés d'une coste nouvelle
A tiré pour luy seul une femme fidelle.*

Le mot *tout exprés* est tres bas, & tres inutile, puis qu'il y a ensuite, *pour luy seul*

Page 49.

De sa vaste folie emplir toute la terre.

Alexandre remplissoit la terre de trouble, de terreur, & de tous les malheurs que la guerre apporte, mais non de sa folie de vouloir conquérir tout le monde, laquelle il ne communiquoit à personne,

Page 50. Il continuë.

*Heureux si de son temps pour cent bonnes raisons,
La Macedoine eut eu des petites maisons,
Et qu'un sage Tuteur l'eut en cette demeure
Tar avis de parens enfermé de bonne heure.*

Voilà un Poète bien iudicieux, de condamner aux petites maisons un si grand Roy, qui sortit de son état, ayant entrepris de vanger la Grece des ravages que Xerxes y avoit faits, & de domter l'Asie ; & de DU POEME HEROIQUE. 45 ne considerer pas qu'il offense le Roy, qui est sorty de son état pour passer en Flandre, & dans la Hollande.

DORANTE.

Dy nous, Damon, lequel est digne des petites maisons, ou un grand Conquerant qui avoit toutes les admirables qualitez qu'avoit Alexandre, & tout Prince qui luy ressemble par ses grandes & continuelles actions de guerre ; ou un Poète qui n'aimant que sa paresse & son plaisir, condamne aux petites maisons les Rois les plus renommez du monde.

DAMON.

Peu de personnes pensent qu'il fasse injure au Roy, en parlant des hommes si éloignez de nos temps, comme Alexandre, dont on croit pouvoir mal parler impunément.

DORANTE.

Au moins sera-t'il vangé par la censure.

PHILENE.

En la mesme page.

*Mais sans nous égarer dans ces digressions,
Traiter comme Senault toutes les passions,
Et les distribuant par classes & par titres,
Dogmatiser en vers, & rimer par chapitres.*

On n'entend point cela, qu'après avoir long-temps resvé, & enfin deviné que Poète a cru que le mot *sans* pouvoit aussi servir pour le verbe *traiter*, & pour celui de *dogmatiser* : mais cela n'est pas recevable. Car

après avoir dit. *Sans nous égarer*, il falloit repeter le mot *sans*, & dire, *sans traiter comme Senault toutes les passions*. Et il falloit encore le repeter, & dire, & *sans dogmatiser*. Mais la peine qu'il y a à parler aussi clairement en vers qu'en prose, à cause de la contrainte de la mesure, fait qu'un Poëte qui ne sçait pas encore tourner & accommoder ses vers, se licencie, en supprimant ce qui est necessaire ; & se rassure dans l'esperance qu'on luy pardonnera, *intra spem veniæ tutus*, comme dit Horace, & que l'on sous-entendra le mot qu'il n'a sceu fourrer dans le vers : Mais la Poësie Françoisie n'est point licenciëuse ; & le siecle n'est point pardonnant, ny sous-entendant ; au moins ceux qui se connoissent en Poësie. Les autres passent ces choses sans les entendre ; & de peur d'estre estimez petits esprits, ne demandent pas comment cela peut estre entendu. Ils n'ont pas assez d'humilité pour cela ; & ils demeurent fiers dans leur ignorance.

DORANTE.

Confesse, Damon, que tu n'avois pas entendu ce vers.

Traiter comme Senault toutes les passions.

Et que tu n'avois pas assez resvé pour voir qu'il falloit chercher le mot *sans* qui est au vers precedent.

DAMON.

Il est vray que je ne l'avois pas entendu ; i'avois cru que c'estoit plutôt ma faute que celle du Poëte ; & quand je n'entens pas d'abbord une chose, je ne resve pas pour deviner comment elle peut-estre entenduë.

DORANTE.

Voilà quel est l'esprit des admirateurs sans entendre : mais les plus iudicieux esprits, quoy qu'ils soient les plus capables de deviner, condamnent tout ce qui n'est pas d'abbord intelligible.

PHILENE.

Tels mots necessaires ne doivent jamais estre sous-entendus, & doivent estre repetez ; & tels vers doivent estre renvoyez à la forge.
En la mesme page 50.

*L'animal le plus fier qu'enfante la nature
Dans un autre animal respecte sa figure.*

Cela n'est point veritable. L'on voit si un chien respecte sa figure dans un autre qui luy dispute un os. Les chiens, les chevaux, les loups, & plusieurs autres fortes d'animaux, se mordent & s'étranglent les uns les autres, sans aucun respect pour leur figure ; & ont les memes passions que nous, sans qu'aucun frein les arreste ; aussi n'ont-ils pas la raison que nous avons.

Page 55.

Non, mais cent fois la beste a veu l'homme hypochondre.

C'est fort mal parler que de dire *l'homme hypochondre*, pour dire *hypochondriaque* ; car s'il est si sçavant en Grec comme il veut qu'on le croye, il doit sçavoir que le mot *hypochondre* ne signifie pas l'homme malade, mais la partie malade, ou plûtost la rate & les entrailles qui sont contenuës dans cette partie du ventre qu'on appelle *les hypochondres* : Il doit donc parler comme les sçavans, & non comme les ignorans, qui corrompent les mots qu'ils entendent dire, & qu'ils n'entendent pas.

DORANTE.

Cela est inepte de dire l'homme hypochondre ; C'est comme qui diroit *un homme poulmon*, pour dire, *pulmonique*.

DAMON.

Pour moy, de peur de me tromper, i'approuve tout ce que je n'entens pas ; car je croy tout bon d'un Auteur qui a de la reputation, croyant qu'il ne dit rien sans le bien sçavoir.

PHILENE.

Dans toute cette Satyre de l'homme & des animaux, il semble ennuyeusement vouloir épuiser son sujet, sans art quelconque. Comme la sixième Satyre (qui est toute des incommoditez de Paris, tant dans les maisons que dans les ruës) n'est qu'une longue amplification de ce que dit Horace des incommoditez de la ville de Rome, quand il estoit obligé d'aller de sa maison, à un autre qui en estoit éloignée. Mais nôtre Auteur, pretend, de quelques plats qu'il a pris dans Horace, nous faire un ample festin ; & il nous embarrasse, nous accable, & nous étourdit de tous les embarras, accablemens & bruits de Paris, lesquels il veut dire tous sans en oublier un seul, pensant faire merveilles que d'épuiser les matieres par une fausse fecondité. Mais ce n'est pas estre bon Poëte que de tout dire, & que de fatiguer son Lecteur en pensant le faire rire, Il faut qu'un Poëte en laisse

plus à penser qu'il n'en a dit. Cependant il nous fera une grande leçon dans son Art Poétique, mais tirée des Anciens, qu'il ne faut pas épuiser les sujets, & que l'esprit rassasié rebute ce qui est de trop. Ce peu d'observations sur les Satyres de ce Poète, pourront luy faire voir qu'il n'est pas si habile qu'il pense, & que ce n'est pas le moyen de parvenir à la reputation d'estre bon Poète, que d'écrire contre la raison & contre la sagesse, & que de vouloir si fort nous égaler aux bestes que de faire dire à un asne.

*Content de ses chardons, & secoïant la teste
Ma foy, non plus que nous l'homme n'est qu'une beste.*

Quel emportement de faire jurer *ma foy* à un asne, & de se moquer de tout honneur, de tout l'esprit humain, & de toute vertu ; puis qu'il faut au contraire qu'un bon Poète ait de bons & sages sentimens sur toutes matieres, pour faire des vers nobles & raisonnables, suivant le precepte d'Horace.

*Scribendi rectè sapere est & principium & sons.
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere charta.*

C'est à dire.

*Des bons & nobles vers la source est la sagesse.
Apprens ce que Socrate enseignoit à la Grece.*

DORANTE.

Il est vray que celui qui pretend reprendre & corriger les autres doit estre le plus sage, & le plus habile de tous ; & je souhaite qu'il se puisse corriger, s'il lit cet examen, qui luy servira comme d'un miroir où il pourra connoistre une partie de ses taches, que nul n'avoit sceu encore luy faire voir. Cependant Damon, que je voy tout étonné & müet, pourra mieux profiter que luy de toutes ces leçons, & benira l'heure qu'il est venu icy avec moy, où il s'est veu détrompé de ses erreurs, & de la haute opinion qu'il avoit conceüe de ce rare Auteur, qui s'est contenté iusques icy de regner sur des ignorans ; qui a cru qu'il suffisoit de traduire le traité du sublime pour estre estimé esprit sublime, & que la nature n'avoit jamais produit un Poète plus parfait que luy, & plus capable de donner des leçons à tous les Poètes du monde.

PHILENE.

Puis que Damon ne peut pas revenir si tost de son étonnement, laissons pour un moment ce qui reste à lire. Nous le reprendrons si-tost que nous aurons fait deux tours sur cette terrasse.

DAMON.

Je ne partiroy pas d'icy content, si nous n'avions veu cette piece toute entiere, qui est si divertissante.

DORANTE.

Je m'assure que ce qui reste ne nous donnera pas moins de plaisir.

Fin du troisième Dialogue.

DIALOGUE IV.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

AU deffaut des arbres de ces vergers, qui ne vous montrent que des fleurs, & qui n'ont point encore de fruits à vous donner, je croy que vous ne vous en retournerez pas à Paris mal satisfaits du goust de ces fruits dont je vous ay fait part : car il n'y a rien qui contente plus ceux qui ont du sens & du sçavoir, qu'une critique qui est par tout juste & iudicieuse.

DORANTE.

Parce que rien ne plaist tant au iugement que les bons iugemens. Mais ne perdons point de temps pour en voir la suite, & reprenons nos places.

DAMON.

Je vous confesse que je suis surpris de ce que j'ay entendu ; mais que je suis encore plus content que confus : Et je ne croy pas qu'il y ait de contentement pareil à celuy de se voir libre d'une vieille erreur, qui m'estoit

d'autant plus dangereuse qu'elle m'estoit agreable. Car j'en suis détrompé pour iamais,

PHILENE.

Voyons si ce qui suit te confirmera dans ce libre estat.

Sur la premiere Epistre au Roy.

Il est aisé de iuger que lors que l'Autheur fit cette Epistre, il s'estoit imaginé que le Roy estoit las de la guerre, & qu'il n'y vouloit plus retourner ; ce qui est la pensée la plus folle, & la plus iniurieuse à la valeur de ce grand Prince, qui pouvoit entrer dans la teste de ce Poëte, qui crut qu'il n'avoit plus qu'à le flater dans sa resolution de ne plus sortir de son Etat, & de ne plus penser qu'à ses plaisirs. C'est pourquoy il luy parle des Heros de paix (qui sont des Heros de nouvelle institution) Et il se mocque sans cesse des Conquerans, comme de foux ridicules, & comme il avoit déjà condamné Alexandre le grand à estre mis par un Tuteur aux petites maisons.

Cette piece présentée au Roy est plutôt une Satyre qu'une Epistre, bien qu'il y proteste d'abord qu'il renonce la Satyre ; mais il y fait bien voir qu'il ne sçait pas comment il faut parler, ny aux Princes, ny des Princes.

Il traite avec bien peu de respect & d'estime le grand Roy auquel il écrit, se meslant de luy conseiller le repos & les plaisirs ; & il ose s'ériger en censeur des Conquerans, & des plus grands Capitaines. Il parle de Pyrrhus comme d'un insensé, lequel toutefois est si estimé par Plutarque, de ce qu'ayant esté dépouillé de son Royaume estant enfant, il le reconquit si tost qu'il put porter les armes ; & fut si grand Capitaine, qu'il fit d'excellens écrits de l'Art de faire la guerre, & fut mis par Annibal mesme au second rang entre les grands Capitaines après Alexandre.

Toutefois nostre Autheur veut le faire passer pour un fou, parce qu'il vouloit aller en Italie, pour y secourir les Tarentins, vaincre les Romains, & faire de plus grandes conquestes ; & il veut faire croire que Pyrrhus devoit plutôt penser à rire & à passer le temps en Epire le reste de ses jours.

Par-là il pretend prendre le personnage du sage Cyneas, pour persuader au Roy qu'il doit plutôt penser à rire, & à passer ses jours en joye, qu'à poursuivre ses droits hors de la France, qu'à vanger ses iniures contre les

Hollandois, & qu'à secourir ses voisins. Et il veut faire croire à tous, que si le Roy fait jamais quelque pareille entreprise, voilà dé ia sa Satyre toute faite en la personne de Pyrrhus De sorte que Louis XIII. a eu grand tort d'aller conquerir le Roussillon & la Catalogne ; Godefroy de Buillon a esté un grand fou de vendre & d'engager ses terres pour aller conquerir la terre Sainte ; si selon les nouvelles regles de nostre Docteur, la seule gloire des Princes doit estre de demeurer dans leurs Estats, & d'y rire depuis le matin iusques au soir. C'est ainsi que les lâches voluptueux jugent des nobles entreprises des Princes justes & vaillans, & les estiment des extravagances ; & un Poëte, qui est d'ordinaire paresseux, & méchant soldat, comme dit Horace, *Miluiæ piger atque malus*, ne louë pas volontiers la vaillance, s'il n'a un grand genie qui embrasse les plus grandes choses.

Mais ce qui est bien plus admirable en ce Poëte, c'est qu'en se moquant de l'ambition des Conquerans, il est luy-mesme si ambitieux, qu'avec tant de méchans vers il pretend s'élever au dessus de tous les Poëtes, lesquels il croit faire trembler. Mesme il dit qu'il fait trembler Apollon le *Dieu* des Poëtes, disant de luy-mesme.

*Qu'après avoir ioüé tant d'Autheurs differens,
Phebus mesme auroit peur s'il entroit sur les rangs.*

Voilà un Poëte plus redoutable à tout le Parnasse, que Pyrrhus ne le fut aux Romains *après* deux grandes batailles gagnées.

D'abbord il veut persuader qu'Apollon s'interesse tellement pour sa gloire, qu'il est *tout éperdu* de ce qu'il veut s'adonner à autre chose qu'à la Satyre. Et son Apollon est si éperdu qu'il ne peut luy fournir qu'une méchante rime d'une seule lettre, rimant *éperdu* avec *tu*.

DORANTE.

Ces rimes sont semblables à celles des chansons du pont-neuf.

PHILENE.

Mais en recompense les deux vers suivans sont admirables, où il se fait dire par Apollon

*Où vas-tu t'embarquer ? regagne les rivages.
Cette mer où tu cours est fameuse en naufrages.*

Ces deux vers ont long-temps occupé ses amis. qui s'estant engagez à faire passer aupres du Roy cette Epistre pour quelque chose de

rare, & voyant qu'il avoit mis d'abord *regagne le rivage*, comme il estoit plus raisonnable, & qu'en suite pour rimer il avoit mis, *celebre en naufrage*, ce qui ne valloit rien ; ils iugerent qu'il falloit mettre *celebre en naufrages*, au pluriel ; & sur cela ils proposoient de mettre *regagne les rivages* ; ce qui toutefois ne vaut rien : car il suffit à un Vaisseau qui est en danger de gagner un port ou un rivage, sans en gagner plusieurs. De sorte qu'ils furent longtemps partagez là dessus, pour sçavoir s'il mettroit *rivage & naufrage*, ou *rivages & naufrages*.

DAMON.

Je me trouvay à cette conference, qui ne fut que de quatre, & mon avis fut pour *rivages & naufrages*.

PHILENE.

Il fut conclu, dit nostre texte, pour *rivages & naufrages*, comme leur semblant plus supportable : parce que l'Autheur, pour la grande peine qu'il a dans les vers, ne pouvoit se resoudre à chercher un autre sens, & d'autres rimes.

Mais voicy un étrange malheur : c'est que pendant leur contestation ils ne prenoient pas garde au discours insensé & éperdu d'Apollon, qui disoit : *Ou vas-tu t'embarquer ?* & ensuite luy disoit : *Regagne les rivages* : car puis qu'il luy disoit : *Ou vas tu t'embarquer ?* il n'estoit pas embarqué ; de sorte qu'il n'estoit pas besoin de luy dire *Regagne les rivages*. Et Apollon estoit bien fou de luy dire *Cette mer où tu cours*, puis qu'il luy conseilloit de ne pas s'embarquer ; & par confequent il n'estoit pas encore sur la mer.

DAMON.

Il est vray que nous ne pensâmes point à ces contrarietez manifestes.

PHILENE.

Ce Poëte devoit estre plus iudicieux par luy-mesme, ou avoir un plus iudicieux Apollon, pour se mocquer plus raisonnablement des autres Poëtes, ou choisir de plus iudicieux amis.

DORANTE.

Mais qui manque de iugement pour faire des vers, en manque aussi pour un choix d'amis ; & quiconque a de la peine à faire des vers, & encore plus à les refaire, cherche plutôt des flateurs, que de vrays & de sages amis,

PHILENE.

Mais comment son Apollon ne luy a-t'il point dit aussi, *ou vas-tu t'embarquer ?* quand il a entrepris d'ataquer l'Autheur de ces remarques. Car il y a de l'apparence que c'est quelqu'un de ceux qu'il a offensez, qui les a faites.

DORANTE.

Il est vray que son Apollon luy a bien manqué à ce besoin ; & qu'il devoit luy conseiller de regagner le rivage, ou de s'y tenir, pour ne se pas mettre sur une mer si celebre en naufrages. Car il y a de l'apparence qu'il a touché un écueil ou d'autres ont déjà fait naufrage.

PHILENE.

Continuons nostre lecture. Sans examiner davantage cette Epistre au Roy, il suffit de considerer le Dialogue qu'il y fait entre Pyrrhus, l'un des plus puissans Rois du monde, & du plus grand sens pour la guerre, & Cyncas son confident, un des plus sages & des plus éloquens de l'antiquité, de qui Pyrrhus disoit, qu'il luy avoit gagné plus de villes par son éloquence, qu'il n'en avoit pris par la force : & ce n'est pas peu entreprendre que de faire parler deux tels hommes. Ce Dialogue est tiré de Plutarque en la vie de Pyrrhus, mais tout changé de bien en mal, & de serieux en ridicule. Il le commence ainsi.

*Pourquoy ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces Vaisseaux tout prests à quitter le rivage,
Disoit au Roy Pyrrhus un sage Confident,
Conseiller tres sensé d'un Roy tres-imprudent.*

Cela est bien bas, de mettre en vers *au Roy Pyrrhus*, pour dire à *Pyrrhus* ; mais le Poëte avoit besoin d'une syllabe pour son vers.

DAMON.

Cela est peu de chose.

PHILENE.

Mais cecy est bien contre le sens, de faire faire ces demandes à Pyrrhus par Cyneas son confident, qui sçavoit bien l'Ambassade que les Tarentins luy avoient envoyée, pour luy demander secours contre les Romains ; & qui sçavoit bien aussi que c'estoit pour cela que Pyrrhus faisoit ces apprests, ayant accepté cette occasion de passer en Italie.

Plutarque commence bien plus iudicieusement son discours, faisant que Cyneas parle d'abord à Pyrrhus de la puissance & de la valeur des Romains.

Voicy comme ce Poëte poursuit.

Je vay, luy dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.

Pyrrhus estoit appelé à Tarente, pour la deffendre contre les Romains, & n'estoit pas appelé à Rome.

DORANTE.

Cela est contre l'histoire, de dire qu'il alloit à Rome.

PHILENE *continuë.*

Quoy faire ? L'assieger. L'entreprise est fort belle.

Voilà faire bien parler le sage Cyneas à son Roy *Quoy faire ? L'entreprise est fort belle.* Pyrrhus ne pensoit pas encore à assieger Rome, puis qu'il sçavoit bien qu'avant cela il faudroit qu'il gagnast de grandes batailles. Aussi Plutarque ne le fait pas parler ainsi, & un sage confident ne se mocque pas de son Roy. Mais le Poëte parle selon son esprit Satyrique, & non selon le caractere de l'esprit de Cyneas.

DORANTE.

Cela devoit estre traité d'une autre maniere.

PHILENE.

Mais quand nous l'aurons prise, hé bien que ferons nous ?

Du reste des Latins la conquête est facile.

Sans doute ils sont à nous. Est ce tout,

Voilà comme un valet insolent parleroit à un autre, pour se mocquer de luy. Il poursuit pour Pyrrhus.

La Sicile

De là nous tend les bras, & bien-tost sans effort

Syracuse reçoit nos vaisseaux dans le port.

Puis il parle pour Cyneas.

En demeurez-vous là.

Cela ne vaut pas mieux que. *Nous y voilà, suivons,* qui estoit dans l'Impression precedente de la lettre donnée au Roy. Car il semble que l'on entend parler Iodelet à son maistre sur le theatre : Et ce Poëte ne considere pas qu'il fait le personnage d'un homme sage parlant à son Roy, & non pas celui d'un bouffon ; & qu'il devoit écrire serieusement en une Epistre au Roy. Il fait que Cyneas se mocque ouvertement de Pyrrhus, de qui toutefois il ne se vouloit pas mocquer : car il vouloit le persuader ; & l'on ne persuade pas un grand Roy en se mocquant de luy,

DORANTE.

Tout cela est contre le iugement, & une bouffonnerie bien fausse.

PHILENE.

*Des que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, & Cartage est conquise.
Les chemins sont ouverts. Qui nous peut arrester ?
Tout cela est contre le sens. Pyrrhus sçavoit bien que les Cartaginois
avoient une puissante flote. C'est pourquoy les chemins ne luy estoient
pas libres pour aller à Cartage.*DORANTE.*Le Poëte ne sçavoit pas bien
l'Histoire.*PHILENE.

*Je vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.
Nous allons traverser les sables de Lybie,
Asservir en passant l'Egypte & l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux païs.*

Tout cela est tourné en ridicule, & n'est point du caractere du sage Cyneas, qui mesme ne parla point à Pyrrhus, ny des païs au delà du Gange, ny des Scythes comme il dit après.

On sçait que les Scythes sont prés du Tanaïs & ce seroit mal parler que de dire, faire trembler les Romains aux bords du Tybre.

Faire trembler le Scythe aux bords du Tanays.

DORANTE.

Tout cela est bien mal basti.

PHILENE.

Et ranger sous nos loix tout ce vaste hemisphere.

Tout cela est trop vaste. Le sage esprit de Cyneas ne s'égaroit pas si loin.

*Mais de retour enfin que pretendez vous faire ?
Alors, cher Cyneas, victorieux, contens,
Nous pourrons chanter, rire, & prendre du bon temps.
Ah ! Seigneur, des ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin iusqu'au soir qui vous deffend de rire ?*

Voilà faire bien parler un grand Roy, & un grand Philosophe à son Roy, de l'exhorter à rire du matin iusqu'au soir. Et il a cru que le Roy & toute la Cour trouveroient ce discours fort facecieux, ne considerant ny la qualité de ceux qu'il fait parler, ny celle de son maistre auquel il parle dans son Epistre.

DORANTE.

Je n'avois point veu cette piece, mais i'avois sceu que malgré tous les artifices que l'on a employez pour la faire valoir à la Cour, elle avoit esté jugée pitoyable.

PHILENE.

C'est une chose bien miserable que de ne pouvoir rien dire que par raillerie, qui ne convient pas à toutes matieres ; & la plus pauvre de toutes les choses, c'est une pauvre raillerie, qui rebute au lieu de plaire, & qui tourne à la confusion de son Auteur.

DAMON.

Il est vray que cette piece n'a pas eu l'approbation de la Cour ; & il a esté réduit à en supprimer une partie à l'impression.

PHILENE.

Continuons. Mais voicy à peu pres en vers le discours raisonnable que Cyneas fit à Pyrrhus avant son voyage d'Italie, selon que Plutarque le rapporte.

PHILENE.

*Quand Pyrrhus des Latins meditoit la conquete,
Son sage Confident, voyant sa flote preste,
Les Romains, luy dit-il, sont prudens, indomtez.
Ils ont dé-jà soumis leurs voisins redoutez.
Et si les Dieux amis t'en donnent la victoire,
Seras-tu satisfait d'une si grande gloire ?*

DORANTE.

Tout cela est raisonnable & sort.

PHILENE *poursuit.*

*Le Prince luy répond, si je puis les domter,
Nul peuple au Ausonien ne peut me resister,
Lors que de leurs Citez i'auray la plus puissante.
Ton ame, reprit-il, sera-t'elle contente ?
Dans la Sicile alors le porteray l'effroy.
Ses peuples divisez ne demandent qu'un Roy.
Quand tu possederas la feconde Sicile ?
D'Afrique elle me rend la conquete facile.
Et si tost que Cartage aura receu mes loix,
Du Maure & de Memphis i'asserviray les Rois.
Seras tu donc content d'un si puissant Empire :
De-jà je passe en Grece, & la joins à l'Epire.
Que ferons nous enfin après tant de beaux faits ?
De nos travaux, dit-il, nous iou'irons en paix.*

*Dés ce jour, qui t'empesche, alors luy dit le sage,
De passer en repos le reste de ton âge.*

DORANTE.

Voilà comme il devoit traiter en vers une matiere si serieuse & si noble, pour en faire un raisonnable recit à un aussi grand & aussi sage Roy que le nostre, pour luy conseiller le repos.

DAMON.

Son dessein n'est jamais de faire le serieux, mais de railler pour plaire. C'est-là qu'il tombe toûjours.

DORANTE.

Il falloit donc railler noblement, & finement, & non en valet de farce : autrement on ne peut plaire qu'à un peuple grossier, & non aux gousts delicats de la Cour, où l'on s'étudie tous les jours à dire les choses avec esprit, noblesse & grace.

PHILENE *poursuit.*

Il faut en revenir à nostre Poëte, sans pretendre luy donner des leçons, puis que c'est luy qui pretend donner des loix aux autres, se croyant au dessus de tous. Ou plutôt il faut laisser le reste de son Epistre, où il parle des *Heros de paix*, qu'il dit estre les plus glorieux. Il dit que les Conquerans sont les Heros plus vulgaires, & qu'il y en a dans chaque siecle. Il appelle ce Heros de paix *un Roy vrayment Roy*, qui est une façon de parler en vers peu digne de la Poësie, & d'un censeur & Docteur des autres.

DAMON.

Il luy apprend assez bien ses veritez.

PHILENE *suit.*

Puis il pretend *tracer les bastimens du Roy*, pour dire, les decrire ; bien qu'on ne dise *tracer un bastiment*, que pour en tracer les fondemens.

DORANTE.

Il faut parler des arts selon les termes qui leur sont propres.

PHILENE *continuë.*

Il faut finir avec luy comme il avoit osé finir avec le Roy, par son conte de l'huistre à l'écaille, qu'il avoit peschée dans une Comedie Italienne ; & ayant compassion de la grande peine qu'il s'estoit donnée à faire de si méchans vers & de si pauvres contes, on pouvoit dire de luy.

*O qu'il nous fait pitié, qu'il suë & qu'il travaille,
Pour couronner ses vers par une huître à l'écaille.*

Après son beau conte de l'huître par lequel il finissoit, & ayant sceu qu'il estoit condamné mesme par ses amis, comme indigne d'estre présenté à un si puissant Roy, mais ne pouvant se resoudre à le supprimer, il aima mieux le deffendre, par des vers adjoutez à son Epistre, où il soutenait contre la verité qu'Horace faisoit en ses vers de pareils contes à Auguste. Il esperoit ainsi faire taire tout accusateur : puis sentant bien qu'il ne seroit pas admiré pour ce conte, il avoit adjouté.

*Mais quoy ? i'entens dé-jà quelqu'austere Critique,
Qui trouve en cet endroit la fable un peu comique.
Que veut-il ? C'est ainsi qu'Horace dans ses vers
Souvent délasse Auguste en cent sujets divers.*

DORANTE.

Cela n'est point vray qu'Horace ait jamais raillé en vers avec Auguste.

PHILENE.

Ecoutez le reste. Ainsi il faisoit bien voir qu'on luy avoit conseillé de supprimer ce conte, toutefois il ne laissa pas de le presenter au Roy, mais il avoit esté obligé à le retrancher de l'Epistre à la precedente impression, par le bon goust & par l'autorité d'un grand Prince. Encore n'avoit-il pû se laisser ravir ce cher enfant qu'après luy avoir donné le dernier baiser, disant en la preface de cette Epistre, qu'il *avoit cru que la fable de l'huître pourroit delasser agreablement l'esprit des Le-Eteurs qu'un sublime trop serieux peut enfin fatiguer*. Il vouloit faire ainsi passer le ridicule Dialogue de Pyrthus & de Cyneas pour un sublime trop serieux, auquel on voit bien qu'il pretend par son traité du sublime. Mais il peut s'asseurer qu'il ne fatiguera jamais le Lecteur par le poids d'un tel sublime, & d'un tel serieux, qui estoit aussi peu sublime & aussi peu serieux que la fable de l'huître, qu'il disoit avoir esté loüée par plusieurs.

Ceux qui lavoient tant loüée, peuvent iuger de leur goust par celui du Prince, qui luy a, dit il, déclaré, que la fable de l'huître quoy que tres-bien contée, ne luy sembloit pas digne du reste de l'ouvrage. Mais enfin ne pouvant perdre un tel plat qui avoit esté servy devant le Roy, & qui avoir esté trouvé digne de rebut, il a voulu dans cette derniere impression en faire un festin tout entier à l'Abbé... en une Epistre qu'il feint de luy

presenter, & sous le pretexte d'un procès, il luy a produit ce beau conte de l'huistre, que voilà conservé heureusement à la posterité. icy finissent les remarques sur la premiere Epistre au Roy.

DORANTE.

Il n'est pas besoin d'y adiouter des reflexions Il suffit que nous soyons prests, Philene & moy, & peut-estre aussi Damon, de souscrire à tous ces iugemens, qui sont iustes), & dont nul esprit raisonnable ne peut disconvenir. Mais profitons bien des heures de cette apres-dinée, pour ne rien laisser icy d'une lecture si divertissante.

PHILENE.

Sur la seconde Epistre au Roy.

Cette Epistre au Roy sur son glorieux passage du Rhin, qui le dementit si bien sur l'opinion qu'il avoit conceüe que sa Maiesté ne vouloit plus aller à la guerre, estoit une matiere si belle, si grande & si serieuse, qu'elle meritoit bien d'estre traitée magnifiquement, s'il en eut eu l'invention & la force : mais son esprit Satyrique ne le luy permettant pas, il se met d'abbord à faire des railleries sur les noms durs & barbares des Villes de la Hollande.

Il y parle d'abbord de Pegase, comme s'il portoit par tout les Poëtes, de quoy les anciens n'ont jamais parlé ; & comme s'il devoit luy aider à ce passage du Rhin, & il dit.

Pegase s'effarouche, & recule en arriere.

Mais Pegase voloit ; & rien de ce qui vole ne recule en volant. Et puis qu'il voloit, il ne refusoit pas de passer le Rhin. Il fait mesme faute au sixième vers de son Art Poëtique, où il dit. *Et Pegase est retif*. Car il allegue souvent son Pegase, qui luy rend de grands, services.

DORANTE.

Cela est iustement repris ; & cela est ridicule de parler du Pegase fabuleux, comme d'un cheval retif. Peut-estre croit-il qu'il rüoit, parce qu'il fit sortir d'un coup de pied la source d'Hippocrene,

DAMON.

Je ne puis aimer ce Pegase retif.

PHILENE *continuë*.

Il s'estoit mocqué dans son discours au Roy au devant de ses Satyres, des Poëtes à qui Calliope dédaigne de parler, & pour qui Pegase refuse de voler.

Page 2. *Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegase pour eux refuse de voler.*

Maintenant il dit que pour ce passage du Rhin Pegase recule pour luy en arriere. Ainsi il est refusé par luy aussi bien que les mauvais Poëtes

Puis il craint si fort d'ennuyer en termes magnifiques, qu'il dit aux Muses,

*Vous savez des grands vers les disgraces tragiques :
Et souvent on ennuye en termes magnifiques.*

Mais les grands vers n'ennuyent que quand on n'a pas le talent de l'invention. Et il n'y a rien qui divertisse tant les esprits de bon goust, que les divers ornemens de la Poësie les narrations divertissantes, les descriptions pompeuses, & les nobles comparaisons, qui font que les Poëmes bien inventez & bien traitez n'ennuyent iamais.

DORANTE.

Horace dit que les beaux Poëmes relus dix fois plaisent toûjours.

Decies repetita placebunt.

DAMON.

L'Autheur a entendu parler des Poëmes qui n'ont pas eu le bonheur de plaire, comme ceux qui se sont trouvez sans invention & grace.

DORANTE.

Il faut les laisser dans leur pauvreté, que chacun connoist aussi bien que luy. Mais pour ses Satyres, à peine un homme les pourra lire deux fois, & le Libraire est content pourveu qu'on les achete une fois. Mais pour le passage du Rhin, il devoit y montrer plus de force & de genie, pour estre lû plus d'une fois : car il n'y a osé entreprendre ny une seule belle description, ny une seule forte comparaison.

DAMON.

Nous verrons s'il en sera parlé dans ces remarques.

PHILENE *continuë.*

Il louë le Roy d'avoir la taille & le visage de Iupiter, qui n'a jamais esté representé ny beau ny de belle taille par les Poëtes Payens.

DORANTE.

Il faut choisir mieux les comparaisons, & cela n'est pas pardonnable de comparer un Heros Chrestien à Iupier, que nul ne vid iamais.

PHILENE *poursuit.*

Puis il donne au Dieu du Rhin une *barbe limonneuse*, comme si c'estoit le Dieu de quelque marais bourbeux ; & toute sa fiction pour le déguiser est de luy donner. *D'un vieux guerrier la figure poudreuse, son front cicatricé.*

Voilà un mot qui fait peur. Il veut aller exhorter les Hollandois à bien deffendre ses bords. Mais un Dieu doit se deffendre par luy-mesme, & ne doit pas aller demander du secours aux hommes : Il devoit soulever ses flots, employer tout ce qu'il avoit de puissance.

Page 98.

Du fleuve ainsi domté la déroute éclatante

Qui jamais a oüy parler de la deroute éclatante d'un fleuve ? Cette epithete est plus propre à la victoire qu'à la déroute.

Après son foible recit du glorieux passage du Rhin, par les guerriers dont il entassé tous les noms, & dont la noblesse & la valeur devoient l'animer à pousser des descriptions, des comparaisons, & des figures Poétiques, il se lasse aussi-tost ; & pour la crainte qu'il a d'ennuyer ses Lecteurs par des vers magnifiques, il retombe dans le bas, & dans la raillerie sur le nom du *Vurts*, qui luy semble si plaisant, & si capable de faire rire, qu'il le repete trois fois en deux vers.

*Vurts l'espoir du pays, & l'appuy de ses murs,
Vurts. Ah quel nom grand Roy quel Hector que ce Vurts.*

Et ce nom luy vient bien à propos pour le retirer de son pauvre magnifique, & pour se remettre dans on ridicule, sans lequel nom, *malné*, dit-il, pour *les oreilles*.

Il alloit à ses vœux étaler des merveilles.

Et dans sa frayeur il s'enfuit iusqu'aux bords de, l'Hellespont, où il va attendre le Roy dans deux ans. Ainsi il finit, & se sauve du combat, avec le Comique, ne pouvant soutenir plus long-temps un suiet de haute Poésie ; & jamais il ne pourra ny commencer ny finir ses pieces que par la Satyre, ne pouvant entreprendre autre chose par manque de force & d'haleine ; & ne pouvant jamais s'élever ny dans une riche description, ny dans une noble comparaison, qui sont les choses par lesquelles on fait voir si l'on est Poëte.

DORANTE.

Voilà de bonnes leçons pour luy, s'il les veut bien apprendre,

PHILENE.

Mais ces leçons ne luy donneront pas le genie de la haute Poësie, qui luy manque, & que nulle étude ne peut donner.

DORANTE.

Achevons de lire les remarques sur cette Epistre.

PHILENE *lit.*

S'il eut eu du genie, voicy à peu près comme il devoit pousser une comparaison, digne du passage du Rhin, si glorieux pour le Roy, & pour ses guerriers.

*Le grand Prince animoit ces genereux courages,
Comme le vent d'Afrique excite les nuages,
Les ailes presse, & de climas divers
Les pousse par monceaux dans le vague des airs.
Tous par un vol égal passent sur les campagnes,
Sur les hautes forests, sur les fieres montagnes ;
Puis d'un mélange obscur ne formans qu'une nuit,
Attaquent de leurs eaux le pasteur qui les fuit,
Fondent sur la moisson, iusqu'à ce tour heureuse,
Abbatent ses tresors sous l'onde rigoureuse,
Et lançant tout à coup leurs humides fureurs,
Foulent en un moment l'espoir des Laboureurs.*

DORANTE. Celuy qui a fait cette comparaison, devoit avoir la charité de la luy prester, pour l'insérer dans le recueil de ses œuvres avant qu'il fust achevé d'imprimer. PHILENE Il est trop fier pour rien prendre des vivans : il se contente de prendre des morts, dans l'assurance qu'il a qu'ils ne le poursuivront pas en iustice.

Fin du quatrième Dialogue. DIALOGUE V. PHILENE, DORANTE, DAMON. PHILENE. SI nous voulons lire aujourdhuy tout ce cahier de remarques, nous ne devons pas en interrompre la lecture, si ce n'est que la violence du desir de parler, l'emporte sur le desir de lire ou d'écouter. Voicy la suite. Avant que de faire l'examen de l'Art Poétique, il faut advertir l'Auteur de quelques fautes principales, sur des pieces qui le precedent. Dans le premier Avis au Lecteur, qui est fort court, on a esté surpris d'y voir le mot originairement employé sans raison, où il dit : J'ay fait originairement cette traduction pour m'instruire : au lieu de dire : l'avois d'abord fait cette traduction dans le seul dessein de m'instruire. DORANTE. Il suffit de dire que ce grand mot, originairement, qui ne convient point en ce lieu-là, est bizarre, choquant, & mesme ridicule. PHILENE. Remarques pour le discours sur la Satyre. Page 69. Je sçavois que la nation des Poëtes est une nation farouche, qui prend feu

aisément. Les Poètes ne font point une nation particuliere. Cela est mal dit. La pensée est d'Horace, qui dit, *genus irritabile vatum*, c'est à dire, le genre des Poètes qui s'irrite facilement. Il en fait un genre, & non une nation. Page 70. Il traite de sa Satyre precedente, qui est la 9. où il parle à son esprit. Elle est estimée la meilleure, & ce n'est presque qu'une traduction de la septième Satyre du second livre d'Horace, où il feint son esclave Darus qui prend la hardiesse de luy dire ses veritez : Et ce nouvel Auteur croit avoir bien déguisé le tout, en parlant à son esprit ; au lieu qu'Horace parle à son esclave, qui est une personne vray-semblable : Et il n'est pas vray-semblable qu'un homme parle à son esprit ny que son esprit luy réponde, & luy parle de ses deffauts : car ses deffauts sont ceux de son esprit, qui ne peut estre distingué de luy mesme. DORANTE. Cela est bien repris. PHILENE lit. En la mesme page 70. Il veut s'excuser de la liberté qu'il s'est donnée de nommer ; & il allegue pour exemple Lucilius, qui nommoit les personnes, & taxoit leurs vices. Mais nostre Auteur ne s'attache point aux vicieux pour les nommer, parce que les vicieux ne luy déplaisent pas ; & il s'attache aux Poètes, & les nomme, en voulant les rendre ridicules ; parce qu'il pretend s'élever par ce moyen au dessus d'eux. Et quand il seroit vray que ceux dont Lucilius & Horace parlent ne seroient pas des noms supposez, est-ce un exemple suffisant pour l'excuser ; puis que ce qui estoit permis aux Payens par la licence de leurs mœurs, & par l'exemple de leurs Dieux, n'est pas permis aux

Chrestiens, par les loix & de la raison, & de leur Religion ? Si Lucilius, Horace, & Juvenal, ont dit librement des mots sales, & ont parlé librement de l'amour des garçons ; leur exemple suffira-t'il à des Chrestiens pour en parler librement ? Nous avons d'autres loix & d'autres mœurs que celles des Payens ; & il ne faut pas qu'il accuse ceux qui le condamnent de n'avoir pas lû les Auteurs anciens ; puis que tout ce qu'on lit ne doit pas estre suivy & imité. Il ne faut point qu'il dise que le droit de blâmer les Auteurs est un droit ancien, passé en coûtume parmy tous les Satyriques & souffert dans tous les siecles. Cela n'a jamais esté souffert ny pratiqué parmy nous. Et quant à Regnier qu'il allegue, ce n'est point un exemple suffisant de dire qu'il a parlé de Galet Ioüeur, & de Pierre du Puy, qui estoit un fou courant les ruës, avec un chapeau à un pied pour soulier ; Car ny l'un ny l'autre ne s'en tenoit offensé. Cela est iniuste encore d'alleguer Voiture, qui a parlé du celebre Neufgermain : puis qu'il n'a fait que le louer, faisant disputer toutes les lettres pour entrer en la composition de son nom : Et Neufgermain estoit si fou sur sa bizarre Poësie, qu'il estimoit à grand honneur tout ce qui fut fait sur son bel Art. Page 75. Il dit que ce qui afflige c'est de se voir detrompé ; comme s'il devoit luy seul regler les iugemens : mais on sçait bien iuger sans luy des Auteurs. Il ne rendra pas plus ridicules ceux qui le sont par eux mesmes ; & il ne nous apprendra rien de nouveau, sinon qu'il fera voir sa haine pour les uns, & son envie pour les autres, voulant faire croire qu'il est seul infaillible & parfait ; & mesme quand il fait semblant de parler de quelques-uns avec estime, c'est d'une façon qu'ils prennent ses louanges pour des offenses ; & l'on voit bien qu'il a fait une

extreme violence à son humeur, quand il a donné à quatre ou cinq quelque témoignage d'une approbation mediocre.DORANTE.Voilà tout son discours sur la Satyre renversé en peu de mots.PHILENE lit.Page 85. Les premiers vers de l'Epistre qu'il feint d'avoir escrite à un Abbé sur le suiet d'un procès, dans le seul dessein d'y employer son conte de l'huistre, sont ceux-cy.

*A quoy bon reveiller mes Muses endormies,
Pour tracer aux Autheurs des regles ennemies ?
Penses-tu qu'aucun deux veuille subir mes loix,
Ny suivre une raison qui parle pour ma voix.*

Quel galimatias ? *tracer aux Auteur des regles ennemies*, que veut dire cela ? Entendra-ton *ennemies aux Autheurs*, ou *tracer aux Autheurs* ? & de dire *qu'une raison parle par sa voix*, est-ce chose intelligible ?

En la mesme page

*L'entens dé-ja d'icy Lfurieux
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme,
De l'encre, du papier, dit il, qu'on nous enferme,
Voyons qui de nous deux plus aisé dans ses vers,
Aura plutôtost remply la page & le revers.*

Tout cela est pris d'Horace Sat. 4.

*Crispinus minimo me provocat : a cipe, si vis,
Accipe iam tabulas, detur nobis locus, bora,
Custodes, vidiamus uter plus scribere possit.*

Et cela n'est dit à M. l'Abbé... que pour remplir l'Epistre, & pour en venir à son procès, & en suite à son conte de l'huistre. A qui a lû Horace, Juvenal, Vida, & autres Poètes, cet Auteur ne paroist que copiste.

DORANTE.

Pour peu que l'on ait lû, l'on trouve dans luy les Autheurs par tout.

PHILENE.

Page 89. Voilà bien commencer une Epistre à M. Arnaud ?

*Oüy, sans peine au travers des Sophismes de Claude,
Arnaud, des Novateurs tu d'écouvres la fraude.*

Voilà un oüy bien en l'air, avec la méchante cesure, *au travers des*.

*Luy peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu mesme en son ame flotante,*

Quel galimatias ? Qui jamais entendit parler *d'une douleur heretique*, pour dire, la douleur des heretiques de Charenton ? Et est-ce *balancer Dieu*, que de balancer des raisons dans son ame ?

DORANTE.

Cela n'est pas supportable. Mais laissons là cette Epistre, car j'ay impatience d'arriver à son Art Poétique.

PHILENE.

Nous y voicy enfin arrivez.

Remarques sur son Art Poétique,

Il faut considerer premierement s'il ne devoit pas plûtost intituler cette piece, *Traductions de l'Art Poétique d'Horace, de Vida, & de quelques autres, égayées par quelques Satyres contre quelques Poëtes François, tant du siecle passe, que du present.* Il faut considerer encore que ces preceptes ne peuvent servir que pour des Escoliers : Car pour les autres Poëtes il n'y en a point qui ne les ayent appris, & qui ne sçachent aussi-bien que luy des choses si belles, mais si communes. Et quand il veut mesler des preceptes de sa façon, c'est comme qui voudroit mesler du fer avec de l'or, & seroit fondre le tout ensemble, pour en faire une statuë. Mais ce qui est de plus admirable en luy, est comment il a voulu mettre au jour de si bons avis tirez des Autheurs, pour le soin que l'on doit avoir de corriger, de ne rien mettre de superflu, de n'épuiser point les suiets, de choisir des amis sinceres & habiles, qui connoissent bien les fautes, & qui n'en pardonnent aucune ; puis qu'il lime si mal plusieurs de ses vers, & qu'il se corrige si peu, ou si mal ; puis qu'ayant quelques amis de bon sens, il les croit si rarement ; ou puis que les croyant il ne peut changer en mieux ce qu'ils ont condamné. Car il ne manque pas d'amis iudicieux, qui aimant ce qu'il a de bon, voudroient, pour autoriser l'estime qu'ils en sont, qu'il fust plus soûmis à leurs conseils, ou plus capable de les suivre, & de changer ses méchans vers en bons, & ses fautes de iugement en sentimens plus raisonnables. Ceux qui lisent ces preceptes si beaux, qu'il a puisez dans leurs riches sources, & qu'il a si mal observez, ne peuvent s'empescher de rire en les lisant, & en considerant avec quelle autorité il les debite, quoy qu'il sente bien qu'il ne les observe pas luy-mesme. Peut-estre n'a-t'il commencé à les connoistre qu'en les traduisant ; & peut-estre aussi ne sent-il pas luy-mesme qu'il les ait si mal observez.

On peut iuger par les precedentes remarques, s'il est capable de donner des avis, & de condamner les autres, comme il fait avec une hardiesse

pareille à celle d'un Regent d'une basse classe parlant à ses escoliers. Mais il n'est pas besoin de distinguer icy ceux qu'il blâme legitiment, d'avec ceux qu'il condamne à tort. Les bons juges qui les ont lus, les ont jugez avant luy, & mieux que luy ; & son iugement ne leur fera pas changer d'opinion. Les mauvais juges le croiront s'ils veulent, & n'en deviendront pas plus habiles. Peut-estre qu'au lieu de s'amuser à iuger des Poëtes dont il parle, on aimera mieux apprendre par ces remarques ce que l'on doit iuger de luy mesme ; & l'on sera bien aise de voir que l'on deffend en passant, ceux qu'il a blamez sans raison ou par envie.

Avant que d'entrer en matiere sur son Art Poëtique, il est à propos pour l'intelligence du suiet de rapporter les stances qui luy furent adressées, lors qu'il commençoit à declamer en divers lieux les principaux endroits de sa piece, pour disposer les esprits à en parler par tout comme d'une merveille.

STANCES.

*On donne un avis à B....
Que s'il veut de l'Art Poëtique
Faire un ouurage magnifique
Aussi profitable que beau,
Sur chaque espece il doit produire
Un chef-d'œuvre pour nous instruire.
Chacun sçait qu'il n'a jamais fait
Ny sonnet, ny piece Lyrique,
Ny Dramatique, ou Heroïque,
Ny rien qui fist un corps parfait.
Puis il veut, à force de braire,
Enseigner ce qu'il ne peut faire.
Car c'est braire, de declamer
En ruelle ou chacun le flate,
Où tant plus son organe éclate,
Plus il croit qu'on doit l'estimer,
Ou la duppe prend pour merveilles,
Quand il étourdit les oreilles.
Pour sçavoir piller maint Autheur,
Et pour mettre une prose en rime,
Des vers nul n'emporte l'estime :
Il faut estre noble inventeur.
En vain de la voix l'imposture
Tasche à prevenir la lecture.
Celuy qu'il vole à tout moment,
Horace qu'il doit reconnoistre
Pour son oracle & pour son maistre,
En a donné son iugement.*

*Que pour la Satyre, au Parnasse
Nul ne doit pretendre une place.
Pour meriter les lauriers verds,
Il faut la lyre, ou la trompette :
Mais ce n'est pas estre Poëte,
Que de sçavoir médire en vers.
Par sa seule audace, peut-estre, ,
Sans chef-d'œuvre il croit passer maistre.*

DORANTE.

I'avois dé-ja veu cette piece qui m'avoit esté envoyée ; & i'avois cru deslors qu'il devoit suivre cét avis. Mais voyons ce qui est marqué icy en suite, sur son Art Poétique.

PHILENE.

Voicy les premiers vers de cét Art, mais qui ne sont pas pour donner une grande esperance de tout l'ouvrage.

*C'est en vain qu'au Parnasse un temeraire Auteur
Pensè de l'Art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrete,
Si son Astre en naissant ne la formé Poëte :
Dans son genie estroit il est toûiours captif,
Pour luy Phebus est sourd, & Pegase est retif.*

Premierement on ne dit point, la hauteur d'un Art. On ne dit point genie estroit ny large, mais foible ou fort ; Et l'on a dé-ja remarqué que Pegase qui vole ne peut estre retif.

Courez du bel esprit la carriere épineuse.

C'est un galimatias. On ne dit point la carriere du bel esprit.

Page 104. Parlant du bon sens & de la rime il dit.

L'un l'autre vainement ils semblent se hair.

Pur galimatias, pour dire que quelquefois la rime ne s'accorde pas avec le sens. Mais pourquoy *vainement* qui est inutile ? Peut-estre veut-il dire que quelques Poëtes travaillent vainement pour accorder la rime avec le sens, mais cela ne le dit pas.

DORANTE.

Toutes ces remarques sont justes.

PHILENE *lit.*

Il parle de la rime, & dit.

Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle.

On n'entend pas cela ; & aussi tost il neglige tellement la rime, qu'il rime *monstrueux avec comme eux.*

*Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pû penser comme eux.*

Entende cela qui le pourra : pour moy je ne l'entens pas.

DORANTE.

Ny moy non plus il est vray que la rime *de monstrueux*, & de *comme eux*, n'est pas recevable.

PHILENE.

C'est rimer en écolier

DAMON.

Il a voulu peut estre, parlant de la rime, faire sentir le deffaut d'une méchante rime.

PHILENE.

Tu le veux croire plus fin qu'il n'est Page 105.

*Un Auteur quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un suiet,*

Ce sont des leçons qu'il a bien mal observées dans ses Satyres, comme dans celle des incommoditez de Paris ; & dans celle des bestes & de l'hommeme, comme il a esté dit en son lieu. Mais il est forcé par le texte d'Horace d'enseigner ce qu'il ne fait pas, & de dire après luy.

*Fuyez de ces Auteurs l'abondance fertile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fad & rebutant.
L'esprit rassasié le reiette à l'instant.
Qui ne sçait se borner ne sceut jamais écrire.*

DORANTE.

Ce sont de bons avis qu'il n'a pas suivis luy-mesme.

PHILENE.

En la mesme page 105.

*Un stile trop égal, & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.*

Que veut dire cela ? Il semble qu'il devoit plustost dire, il ne faut pas qu'il nous endorme. Mais le stile de Virgile est uniforme, estant tousiours égal ; & Horace dit qu'il faut qu'un Poëme aille tousiours d'une mesme

force, comme un beau fleuve qui coule tousiours avec mesme force & pureté.

Vehemens & liquidus, puroque simillimus amni.

Mais parce que l'Autheur de cét Art Poëtique sent bien qu'il n'a pas cette force égale, qui est dans un Poëme qu'il tâche à détruire, il veut faire croire qu'il ne faut pas l'avoir, & dit page 106.

*On lit peu ces Autheurs nez pour nous ennuyer,
Qui toûjours sur un ton semblent psalmodier.*

Mais celuy qui plaist tousiours par les diverses inventions, qu'il soutient avec une égale force de diction, n'ennuye iamais.

DORANTE.

On connoist bien qu'il a voulu blamer là ce qu'il ne peut faire, & qu'il veut donner pour precepte, le contraire du precepte d'Horace.

PHILENE *lit.*

Puis sçachant que ses Satyres sont bien venduës chez Barbin, il se propose luy-mesme pour exemple de perfection, & d'agrément continuel, & dit page 106.

*Heureux qui dans ses vers sçait d'une voix legere
Passer du grave au doux, du plaisant au severe.
Son livre aimé du Ciel, & chery des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'achepteurs.*

On ne vend point chez Barbin de Poëme heroïque, & il designe par là ses Satyres qui s'y vendent. Il est vray que l'on vend plus de Satyres, qui sont du goust de quantité d'esprits communs, que des ouvrages d'un genie plus élevé, qui sont du goust des plus fins : mais aussi l'on ne vend pas chez Barbin tant de Satyres, que l'on vend de chansons sur le pont neuf, & aux coins des ruës : car plus la marchandise est basse & commune, plus elle trouve d'esprits à qui elle est propre. Mais comment ose t'il dire que son livre est chery du Ciel ?

Quant à ce qu'il dit du stile burlesque, qu'il condamne absolument en la mesme page 06 après ce vers. *Quoy que vous écriviez, évitez la bassese.*

Les esprits les plus fins ne seront pas de son avis ; puis que l'on a veu en ce genre d'écrire des choses aussi delicates & aussi divertissantes, qui se soient jamais veuës. Et nostre Docteur des Poëtes fait bien voir la foiblesse de son goust, ou la malice de son envie, quand il dit.

*Distingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laissa la Province admirer le Typhon.*

Cette piece de Typhon, est le plus agreable & le plus delicat ouvrage de son Autheur, l'un des plus beaux esprits de France, à la delicatesse duquel celuy cy n'arrivera jamais ; & l'on peut dire que sa mort seule est cause que l'on ne fait plus de burlesque, parce que nul ne peut approcher de sa perfection. S'il eust esté vivant, ce Poëte n'eut osé l'attaquer : Il eust fait aussi-tost contre luy quelque baronnade, où il eut fait voir qu'il sçavoit traiter les choses d'une maniere bien plus fine que luy. Le Lutrin est un suiet tout a fait burlesque, & il devoit l'intituler, Poëme heroique burlesque : mais parce qu'il a bien senty qu'il n'égalait pas la delicatesse de l'esprit de l'Autheur du Typhon, il l'a appellé seulement Poëme heroique, qui est un titre trop relevé pour un suiet si ridicule, qui sera examiné en son lieu ; & pour prevenir ce qui se pouvoit dire contre luy là-dessus, il a traité de plat & de bouffon le stile burlesque, qui n'est plat qu'estant traité par des esprits plats. DORANTE. Un Poëte qui ne tend qu'à faire le plaisant dans les Satyres, ne parle que par envie d'un burlesque, qui sans offenser personne, a plus finement fait rire que luy. PHILENE lit. Il est bien iniuste encore icy de condamner entierement Brebeuf, pour un seul vers ; puis que sa traduction de Lucain en vers est si estimée, & fait tant d'honneur à la France : car pour avoir dit les montagnes plaintives, pour dire où l'on entend les plaintes des mourans, cela n'est pas encore si ridicule que de dire l'heretique douleur ; & pour un vers il ne faut pas condamner tout un Poëme qui est en estime, Virgile a fait plaindre les montagnes au 4. des Georgiques.

*Flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangea.*

DORANTE.

C'est n'avoir pas de goust pour la beauté des figures.

PHILENE.

Page 107. C'est icy le lieu de son precepte pour la cesure, que tous les Escoliers de la Poësie Françoisie sçavent, & à quoy il manque bien plus souvent que le moindre Escolier.

*Que tousiours dans le vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.*

On a veu, & l'on verra souvent encore, s'il obser ve bien ce precepte. Il parle en suite de Marot, qui fut un si agreable esprit, mais il n'en peint pas le beau talent, & ne le loué pas assez. Il marque bien les deffauts de Ronsard, auquel il devoit ioindre Dubartas ; & il rend l'honneur qui est deu à Desportes & à Bertault, pour avoir rectifié la Poësie Françoisie, & à Malherbe, qui est veritablement celuy qui a mis les vers François dans le

iuste état de pureté & de noblesse, & a fait que nostre Poésie peut disputer de force de & grace avec la Latine.

Page 109.

*Ny d'un vers empoulé l'orgueilleux Solecisme.
C'est un pur galimatias, car l'enflure du vers ne s'appelle pas un
solecisme. Et il n'y a rien de si bas que le Solecisme, tant s'en faut qu'il
puisse estre orgueilleux. Ce qui suit n'est pas plus intelligible.
Sans la langue, en un mot, l'Autheur le plus divin
Est tousiours quoy qu'il fasse, un méchant Escrivain,*

DORANTE.

Il veut dire, s'il manque à bien parler ; mais cela ne le dit pas. Et par toutes ces choses où il traite de nostre Poésie, comme de la censure, & autres choses qu'il n'a pû prendre des anciens, on voit qu'il manque de force à s'exprimer, & qu'il tombe, par faute d'avoir eu le secours d'Horace ou de quelqu'autre.

PHILENE.

Page 109. Tout ce qu'il dit du choix des amis, (qui est tout pris d'Horace) & pour suivre les conseils, & pour la correction, & tout le reste qui est dans les pages 109, 10. & 111. est bien, & doit estre, pratiqué par luy-mesme ; car il aura plus de gloire, d'avoir bien traduit ces preceptes, s'il a la force de les suivre.

Le second chant traite d'abord de la naiveté de l'Idylle. mais ce n'est pas une merveille.

*Qu'une bergere au plus beau tour de feste
De superbes rubis ne charge point sa teste,
Et sans mesler à l'or l'éclat des diamans.*

Car une Bergere n'a ny rubis, ny or, ny diamans. Ainsi la comparaison n'est pas juste pour l'Idylle ; parce que le Poète s'y doit abstenir de la pompe par art & par raison, & non par manque de force, & par pauvreté.

Page 115. Il met le Sonnet parfait si haut, qu'il ne croit pas qu'on y puisse atteindre, parce qu'il n'en peut faire, Il dit qu'Apollon l'inventa pour mettre à bout tous les Poètes François. Toutefois il l'avoit donne il y a long-temps à l'Italie, ou le renommé Petrarque y a triomphé. Mais pour nous il dit temerairement des Sonnets, & decisivement sans les avoir bien pesez.

*Qu'à peine dans Gombaud, Maynard, & Malleville,
En peut on supporter deux ou trois entre mille.*

Voilà taiter bien cruellement ces trois Poètes, qui ont fait des Sonnets & d'autres ouvrages si beaux, & qui vivront malgré les traits iniurieux. Il ne parle d'eux que pour s'en moquer ; & il ne dit pas un mot de Delingendes, dont la Poésie est si pleine & si belle.

DORANTE.

Il aimeroit autant qu'on luy arrachast une dent, qu'une louïange.

PHILENE.

Page 116.

D'un ieu de mots grossier partisans surannez.

Il devoit parler de cette grossiereté, moins grossierement.

Page 117.

*L'ardeur de se montrer, plustost que de médire,
Arma la verité du vers de la Satyre.*

Que veut dire, *l'ardeur de se montrer* ? C'est pour dire, le desir de faire parler de soy ; mais ce ne doit pas estre le but de la Satyre. Sa fin doit estre de reprimer les vices & d'exciter à la vertu Mais ce n'est pas le moyen de faire bien parler de soy, que de parler mal d'autrui. Et il devoit mieux suivre les regles qu'il donne pour la Satyre.

Vangea l'humble vertu de la Richesse Altiere.

Pour vanger la vertu, il ne devoit pas escrire pour les plaisirs contre la Raison & la Sagesse.

On ne fut plus ny fat ny sot impunément.

Fat & *fot* sont la mesme chose, & le mot de *fat* est si bas, qu'il ne devoit pas l'affecter comme il fait, *après* avoir donné pour precepte page 106.

Quoy que vous escriviez, évitez la bassesse.

Il dit parlant de Juvenal.

*Ses ouvrages tous pleins d'affreuses veritez, reuses veritez,
Estincellent pourtant de sublimes beautez.*

Mechante cesure. *Tous pleins* ; l'épithete *d'affreuses* ne vaut rien pour *veritez* ; mais ce mot *affreux* luy sert pour toutes choses non visibles ; & c'est mal parler que de dire *estinceller de beautez*. Il faut au moins sçavoir parler François, quand on s'établit en maistre de la Poésie Française.

D'un Tyran supçonneux pasles adulateurs.

Le mot *adulateur* n'est point François, & est écorché du Latin.

*De ces maistres sçavans disciple ingenieux
Regnier seul parmy nous.*

Il falloit placer le nom de *Regnier* avant l'épithete *disciple*, la Poësie François ne souffre point ces transpositions de mots. Regnier ne faisoit pas de telles fautes dans ses vers. Mais ne sçachant comment abattre sa reputation, il l'accuse indignement de frequenter les mauvais lieux, pour en avoir d'écrit un, où il dit qu'il se sauva par hazard, mais d'où il sortit aussitost.

Page 118.

Faire Dieu le suiet d'un badinage affreux.

Voilà encore une méchante cesure, & son *affreux* mal joint avec badinage. Ce mot luy sert à tout quand il a besoin d'une rime ; mais il est *affreux* quand il est employé aux choses non visibles.

A la fin de la premiere page du troisième chant. page 119.

Un spectateur tousiours paresseux d'applaudir.

Mechante cesure, *un spectateur tousiours.*

Page 120. Les regles qu'il donne pour le theatre sont bonnes, mais communes ; & pour se faire croire Maistre, il faut montrer des coups de Maistre, que d'aures ne sçachent pas.

D'un divertissement me fait une fatigue.

Après avoir dit *iustement fatigué*, qui ne vaut rien car il n'y a pas de iustice à fatiguer ses Auditeurs, il ne falloit pas mettre incontinent après, *me fait une fatigue*, & cette façon de parler ne vaut rien, pour dire, me fatigue.

Que d'aller par un tas de confuses merveilles

Méchante cesure. Chacun croit qu'il n'a pas de discernement pour les sentir, puis qu'il y tombe si souvent. On pourroit en pardonner deux ou trois dans un grand ouvrage.

Là ouvent le Heros d'un spectacle grossier,

On dit bien le Heros du Poëme, ou de la Tragedie, ou de la piece, mais on ne dit point *le Heros d'un spectacle*, & le mot *grossier* est une épithete bien

grossiere pour spectacle ; & ce mot est trop grossier pour estre aimé & repeté si souvent. Il est encore repeté en la page suivante Ill.

La Tragedie informe, & grossiere en naissant,

Et encore au premier vers de la page ensuite 122.

De Pelerins, dit on, une troupe grossiere.

Page 123. Il blame le Roman de Clelie, & taxe indignement celle qui l'à fait, qui fait honneur à la France & à son sexe. Elle n'a rien fait que de raisonnable dans ses œuvres, & qui ne fasse voir à tout moment des traits d'un esprit iudicieux, tendre, & delicat. Mais il n'y a bon esprit qu'il ne veuille rabbaïsser, esperant s'élever par ce moyen au dessus de tous.

En la mesme page 123.

*Il faut dans la douleur que vous vous abbaissiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.*

Miserables rimes, & pauvres vers, bien que tirez de ceux d'Horace qui sont tres-bons.

*Si vis me flere dolendum est
Primùm ipsi tibi.*

DORANTE.

En tirant des anciens les bons preceptes, il faut les sçavoir donner élegamment comme eux.

PHILENE.

Page 124. Parlant d'un Poëte tragique.

Chacun peut le traiter de fat & d'ignorant.

Que ce mot de *fat* est infame & bas, pour parler d'un Auteur. Mais ce mot luy plaist, bien qu'il déplaïse aux honnestes gens.

Nous voicy enfin arrivez au Poëme Epique ou Héroïque, pour lequel seul il a entrepris tout cét Art Poëtique, par sa seule ialousie contre ceux qui en ont fait, & qu'il poursuit à outrance ; parce que n'ayant ny genie ny force pour faire un Poëme, il voudroit ruiner cette haute Poësie. Mais pour bien établir ses nouvelles & fausses regles, il n'a pas moins pretendu que de renverser le jugement de tout ce qu'il y a de raisonnables esprits en France, qui sçavent bien que le Poëme Heroïque doit avoir des fictions, pour estre une Poësie ; & que les fictions, pour estre receuës & agreées par le iugement, doivent estre vray semblables ; & que tout le merveilleux & le

surnaturel doit estre fondé sur la Religion du Héros que l'on prend pour suiet, du Prince à qui l'on consacre l'ouvrage, du Poëte qui le compose, & de tous ceux qui le doivent lire, & qui doivent en juger. Autrement l'ouvrage se détruit de luy-mesme, n'ayant point de fondement raisonnable, & est rebuté du Lecteur, comme la Franciade a esté méprisée ; parce que Ronsard, pour fonder ses fictions sur les faux Dieux, y parle comme Payen. Homere & Virgile ont fait leurs fictions sur le fonds de leurs fables, qui estoient le fonds de leur Religion. Et le Tasse a fait ses fictions sur le fonds de nostre Religion, par laquelle nous croyons un seul Dieu, & des Anges, & des Demons. Il a introduit un Ange qui apparoist à Godefroy, & il feint le Demon qui tient son conseil dans les enfers. La faute qu'il a faite est de luy avoir donné le nom de *Pluton*, & d'avoir mis dans les enfers les mesmes suplices, que Virgile y a mis, qui sont selon les fables. Car cela ne s'accorde pas avec nostre Religion, qui admet seulement ce qui peut estre animé par les Demons, comme les enchanteurs, qui font des effets aussi surprenans dans nos Poëmes, que les Dieux & les furies dans ceux des anciens, Il ne faut point dire qu'un Poëte parmy nous fait par *une pieuse erreur*, ce qu'il fait par la seule raison, & par bon iugement ; parce qu'il n'y a point de Poësie Heroïque, si les fictions n'en sont fondées sur le vray-semblable, qui a son fonds unique sur la verité des choses surnaturelles que nous croyons. S. Gregoire de Nazianze, qui est un excellent Poëte Grec a méslé des fictions parmy les grands mysteres qu'il a traitez ; il ne la point fait par une *pieuse erreur*, mais par raison. Et les choses que nous croyons sont si grandes, par la toute puissance du seul Dieu, & par les grandes merveilles qu'il a faites, & qui donnent de si grandes idées pour en feindre de pareilles, qu'il n'y a rien dans les fables qui puisse approcher de leur grandeur & de leur beauté. Il ne faut pas reprocher à nostre Religion qu'elle ne presche que penitence, & que suplices meritez : ce n'est point de cela qu'on parle dans nos Poëmes, mais de ce qu'il y a de plus grand, de plus haut, & de plus admirable ; puis que la Poësie doit tousiours penser à plaire en instruisant. Mais ceux qui veulent faire croire qu'il ne faut représenter que des Divinitez Payennes dans les Poëmes, font bien voir que par manque de force & d'invention pour feindre hautement & agreablement sur nos veritez, ils veulent que l'on se tienne à la fable, qui est l'unique recours de

tous ceux qui n'ont point d'invention. Et ils veulent persuader aux Poètes François, qui ont une Religion si haute & si noble, qu'il ne doivent celebrer les Heros Chrestiens qu'avec le secours des fables Payennes, & des faux Dieux. Voicy comment nostre Maistre de Poësie veut établir cette nouvelle & ridicule doctrine.

*D'un air plus grand encor la Poësie Epique
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, & par la fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage..
Chaque vertu devient une Divinité.
Minerve est la prudence, & Venus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre.
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse.
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs tousiours écloses.*

Il est vray qu'un Poëte sterile d'invention trouve sous sa main ces fleurs tousiours écloses : car il n'a qu'à lire les Metamorphoses, & quelques Poètes Payens, qui au deffaut de sa secheresse luy fournissent toutes ces Divinitez, sans qu'il ait le talent d'inventer : parce que ce sont choses dé-jà inventées, & qui sont exposées à tous ; Et nostre Docteur dit que,

*Dans cet amas de nobles fictions
Le Poëte s'égaye en mille inventions.*

Mais ce n'est pas un Poëte François qui fait ces fictions & ces inventions, puis qu'il les trouve toutes faites dans les Poètes Payens. C'est pourquoy ceux qui n'ont pas le talent de l'invention, qui est si rare, soutiennent qu'il ne faut que les fables, parce qu'elles leur servent d'invention. Mais il faut que nous trouvions dans nostre fonds propre, des fictions bien plus nobles que n'ont jamais esté toutes celles des Payens ; parce que nous les tirons du fonds d'une verité qui nous offre dés choses bien plus hautes & plus merveilleuses.

Page 125. Pour unique modele d'un Poëme il nous presente l'Eneïde, où l'on void d'abord lunon, Eole, Neptune, Venus, Iupiter, & c. & il dit que.

*Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur.*

Mais tout cela ne nous est point propre, parlant des grands *faits* d'un Roy fait Chrestien, que l'on presente à un Roy Tres-Chrestien, de qui l'on veut prendre occasion de parler. Et il faut voir si sans tous ces ridicules ornemens, on ne s'éleve pas en des inventions bien plus hautes, & en une diction aussi belle que celle des Anciens : il faut voir si nos vers tombent en langueur, si nostre Poësie est morte, & si elle rampe sans vigueur.

Il est facile d'en juger, si l'on veut lire sans haine quelques Modernes dont la Poësie est si noble. Si l'on mesloit des Divinitez fabuleuses parmy les actions d'un Heros Chrestien, & parmy celles d'un Roy Tres-Chrestien, dont on prend suiet de parler quelquefois, on souïlleroit les actions de l'un & de l'autre : & l'on seroit une confusion monstrueuse. Il poursuit, & dit que sans tous ces Dieux,

*Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide,
C'est donc bien vainement que nos Auteurs deceus
Bannissans de leurs vers ces ornemens receus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints, & ses Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes,
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer, etc.*

Homere & Virgile y ont mis aussi leurs Lecteurs, puis qu'il y ont fait descendre leurs Heros. Mais comment ose-t'il reprocher à nos Poëtes qui ont le stile Poëtique, que sans mesler les faux Dieux dans leurs ouvrages, ils ne sont que des Orateurs timides, & de froids Historiens. Nul ne leur avoit encore reproché ny la timidité ny la froideur, Ils ont assez fait paroistre leur hardiesse dans leurs inventions, & leur force dans leur stile. Et qui sont les Auteurs deceus, où ceux qui ont recours aux fables Payennes, ou ceux qui reiettent *ces Dieux éclos du cerveau, des Poetes* ? Car ces Dieux estant si ridicules dans leurs chants, le seroient bien plus dans les nostres ?

Quand un Poëte a du genie, il luy est facile de plaire par quelques descriptions des merveilles que Dieu a faites dans tous les temps, par de nobles fictions vray-semblables, & par toutes les passions humaines ; & celuy qui a de la haine pour ces grands suiets, parce qu'il n'a

pas la force de les traiter, a pretendu follement qu'il ruinerait le Poème Epique en France, & que sur sa ruine il établirait le throne de la Satyre.

DORANTE.

Il ne gagnera pas sa cause devant des Juges raisonnables.

PHILENE.

Il n'est pas besoin que nous adioustions un mot à des remarques si justes sur son nouvel Art pour la Poésie Heroïque. Mais suivons.

page 126.

*Et quel obiet enfin à presenter aux yeux
Que le diable tousiours heurlant contre les Cieux,
Qui de vostre Héros Veut rabbaïsser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire.*

Il veut faire croire que l'on ne voit autre chose que le diable dans nos Poèmes, où toutefois ce nom n'est point employé, n'estant pas Poétique, où le demon n'est jamais présenté que rarement ; mais avec de telles fureurs, que jamais Megere n'en poussa de pareilles. Et ce n'est pas une grande merveille que le demon dispute la victoire à Dieu, puis que le Fils de Dieu mesme l'a appelé le Prince du monde, Il adjoute.

*Ce n'est pas que i'approuve en un suiet Chrestien
Un Auteur follement idolatre & Payen.*

Par ces deux vers il condamne luy-mesme tout ce qu'il a dit auparavant ; & ce qu'il dit en suite le condamne encore.

*Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure,
De chasser les Tritons de l'Empire des eaux,
D'oster à Pan sa flute, aux Parques leurs ciseaux, ,
D'empescher que Caron, dans sa fatale barque
Ainsi que le Berger ne passe le Monarque,
C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.*

On demeure d'accord que ce seroit une sottise, que de vouloir bannir ces sottises d'un suiet profane, comme sont tous les ouvrages où le Poète parle en Payen, mettant tousiours *les Dieux*, au lieu de parler de *Dieu*. Mais appellera-t'il un suiet *profane*, quand il parle à un Roy Tres Chrestien, dont la personne est sacrée, & quand il veut celebrer une de ses grandes actions, comme est le passage du Rhin ; & sera-ce *s'allarmer sottement* que de

l'avoir blâmé pour avoir introduit le Dieu du Rhin, s'opposant au passage du Roy ?

Il demeure donc d'accord qu'il ne faut pas parler en Payen, en un suiet Chrestien, & ainsi il iustifie entierement le Poëme de Clovis ; & il se condamne d'avoir parlé en Payen au Roy, en celebrant son fameux passage du Rhin, puis que ce n'estoit pas un suiet profane ; la personne à qui il parloit, & dont il parloit, estant sacrée. Puis estant contraire à luy-mesme, il dit pour les suiets Heroïques & qui parmy nous ne peuvent estre que Chrestiens.

*Bien-tost ils deffendront de peindre la Prudence,
De donner à Themis ny bandeau ny balance,
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le temps qui s'enfuit une horloge en la main.
Et par tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zeile, iront chasser l'Allegorie.*

Voilà de grandes pertes que font les Poëtes qui n'introduisent point de fausses Divinitez. Encore s'il eust mis *Bellone*, & non *la Guerre*, dont jamais on n'a fait une Deesse ; & a-t'il veu dans Homere ou dans Virgile *le temps qui s'enfuit une horloge en la main*. Et quel vers, *Dans leur faux Zele, iront chasser l'Allegorie*.

Et pourquoy accuser un Poëte Chrestien de chasser l'Allegorie, puis que leurs Poëmes sont pleins de celles qui sont raisonnables ?

Page 127.

*Laissons les s'applaudir dans leur pieuse erreur,
Mais pour nous bannissons une vaine terreur.
Et n'allons point, parmy nos ridicules songes,
Du Dieu de verité faire un Dieu de mensonges.*

L'opinion de ceux qui bannissent les faux Dieux des Poëmes Chrestiens, n'est point fondée sur la pieté ny sur la devotion, mais sur la seule raison : de quoy

mesme tout impie doit demeurer d'accord, pourveu qu'il luy reste quelque iugement.

Et quelle cesure. *Et n'allons point parmy*, un tel Poëte doit il s'eriger en Docteur de Poësie ? Et est-ce Dieu qui fait les fictions, ou le Poëte ? puis il devroit avoir appris à distinguer la fiction d'avec le mensonge. Voicy en suite des preceptes bien importants, en beaux termes, & en beaux vers.

*Faites choix d'un Heros propre à m'interessar,
En valeur éclatant, en vertus ma
Qu'en luy iusqu'aux deffauts tout se montre Heroïque.
Que ses faits surprenans soient dignes d'estre ouïs :
Qu'il soit tel que Cesar, Alexandre ou LOVI S.
Non tel que Polynice, ou son perfide frere.
On s'ennuye aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
Soyez vif & pressé dans vos narrations,
Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.*

Il ne dit pas un mot des riches comparaisons, sçachant bien qu'il a grande peine à en faire. Mais quelles façons de parler. *En vertus magnifique, des deffauts Heroïques, & son dignes d'estre ouïs*, qui n'est que pour rimer à *Louis*, & comment veut il que le Heros soit tel qu'Alexandre, puis qu'il l'a déclaré digne des petites maisons ?

Page 127. & 129. Il est si temeraire que de traiter de fou S. Amand, qui a fait des pieces, de la beauté desquelles il n'approchera iamais, comme sa *Solitude*, l'*Andromede*, & sa *Rome ridicule*, qui vaut mieux toute seule que toutes les Satyres ensemble.

Pourquoy appelle-t'il *crier d'une voix de tonnerre* d'avoir dit.

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Qui est de M. de Scudery, puis que ce vers est beau, & n'a nulle enflure. Et comment ose-t'il nous presenter pour un vers d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux.

Je chante les combas, & cet homme pieux, etc.

Il n'y a rien de si piteux que *cet homme pieux* ; car *homme* n'est pas égal à la force *du virum* de Virgile, & il devoit traduire le *fato profugus*, mais il n'en a pas eu la force-

Voicy encore de beaux preceptes pour le Poëte Heroïque, afin qu'il fasse rire : parce qu'il croit que c'en est l'excellence, & non de se faire admirer.

*Que tout y fasse aux yeux une riante image.
On peut estre à la fois & pompeux & plaisant.*

C'est ce qu'il a pretendu accorder dans son *Lutrin*, qu'il a intitulé Poëme Heroïque.

*J'aime mieux Arioste, & ses fables comiques,
Que ces Autheurs tousiours froids & melancoliques.*

Ces Auteurs tousiours, méchante cesure. Mais voilà un beau iugement, d'aimer mieux des fables comiques, qu'un vol égal bien soutenu. Montagne fait un jugement bien contraire de l'Arioste ; quand il dit qu'il est comme ces petits oiseaux volans d'arbre en arbre, parce qu'il vole ainsi de conte en conte, & qu'il faut se soutenir sur un seul fuiet, comme un Aigle, qui s'eleve en l'air, & qui y soutient long-temps son vol.

DORANTE.

Ce sont des preceptes qui ne tendent qu'à ses fins, qui sont de faire estimer ses Satyres, plus que les grands ouvrages de Poësie.

PHILENE.

Suivons. page 129.

*On diroit que pour plaire, instruit par la nature
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.*

Cette inversion est insupportable. Il falloit mettre *Homere*, avant que de dire *instruit par la nature*. C'est ne sçavoir pas faire des vers, que d'estre réduit à faire de telles inversions. S'il y croit de l'agrément & de la force, il est fort trompé, & il doit sur cela consulter les Maistres. Il pouvoit mettre.

*Il nous semble qu'Homere, instruit par la nature,
Pour plaire, ait à Venus dérobé sa ceinture.*

Aussi bien, pour dire, *ait*, il vaut mieux dire, *Il nous semble*, que de mettre, on diroit : car pour bien parler, on ne dit pas, on diroit *qu'il ait derobé*, mais *qu'il a derobé*, ou *qu'il auroit derobé*. Il faut parler correct en vers aussi bien qu'en prose : mais il n'a peu mettre *qu'il a* à cause de ce qui suit, à *Venus*, & il a cru qu'on souffriroit *ait*, qui s'accommodoit mieux avec à *Venus*.

En suite en la mesme page 129 il dit des merveilles d'Homere, dans le seul dessein de détruire celui qui en a marqué les deffauts en son traité des Poëtes Grecs, Latins, & François ; & luy-mesme il fera voir dans son traité de Longin cinq ou six pages des ridicules inventions d'Homere, qu'il appelle enfin *badineries*. Il dit de luy.

*Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.
Il ne s'égare point en de trop longs discours...
Chaque vers, chaque mot court à l'evenement.*

Et toutefois chacun a reconnu qu'il n'y eut jamais un si ennuyeux narrateur.

Voicy enfin comment il depeint celuy qui est l'obiet de son envie & de sa fureur. Car il s'en est assez declaré *après* les lectures de son Art Poétique, bien qu'il ne le nomme pas ; & il s'est vanté à quelques-uns qu'il avoir ruiné par son Art Poétique le Poëme de Clovis, & tous les Poëmes Chrestiens. Il le traite en cette page 129. & en la 130. *d'Ecolier, de Poëte sans art, d'échauffé d'un beau feu par hazard, d'enflé d'un vain orgueil, d'esprit chimerique qui a osé prendre en main la trompette, de Muse déreglée, qui ne s'éleve que par sauts & par bonds, de n'avoir qu'un feu dépourveu de sens & de lecture, qui s'esteint à chaque pas faute de nourriture, de maigre genie, qui se donne l'encens qu'on luy denie qui a osé dire que Virgile manquoit d'invention, & qu'Homere n'entendoit pas la noble fiction ; qui appelle de son siecle à la posterité, & de qui les ouvrages combattent dans un magasin les vers & la poussiere.* Voilà une tirade que sa plume envenimée a mise sur le papier, qu'il a voulu prosner longtemps, & qu'enfin il a renduê publique par l'impression ; mais c'est une fureur qui est plus digne de mépris que de réponse. Le Poëme de Clovis est connu & iugé ; il n'est plus temps de l'attaquer, & il n'est plus question aussi de le deffendre.

DORANTE.

Je demanderois seulement au Satyrique, si ce sont les Visionnaires, ou les Amours de la Regle & du Compas, & ceux du Soleil & de l'Ombre ; ou l'Ariane, ou la Vérité des Fables, ou le grand Poëme de la France Chrestienne, & tant d'autres ouvrages, qui feront passer leur Auteur pour *Escolier*, pour *Poëte sans art*, pour *Muse déreglée*, & pour *maigre genie* ; & pour dépourveu de sens & de lecture, celuy qui par un traité auquel nul docte n'a pû répondre, a marqué tant de deffauts d'Homere & de Virgile ; Et si son Poëme de Clovis est caché à la lumiere, & rongé des vers dans un magasin, dont j'ay veu cinq diverses impressions, de Paris, d'Avignon & de Hollande. Ces ouvrages ne sont pas pour perir, contre lesquels l'envie conçoit tant de rage.

DAMON.

Je sçay le veritable suiet de cette fureur ; & quelle est venuê de ces vers qui ont esté adressez au Roy au devant du Poëme de Clovis, & que j'ay voulu apprendre.

*Et quand du Dieu du Rhin l'on feint la fiere image
S'opposant en fureur à ton fameux passage,
On ternit par le faux la pure verité
De l'effort qui domta ce grand fleuve indomté.
Forcer les élemens par un cœur heroïque,
Est bien plus, que lutter contre un Dieu chimerique.
A ta haute valeur c'est estre iniurieux,
Que de mesler la fable à tes faits glorieux.
Recourir à la feinte offense ta victoire :
Et c'est moins dire en vers, que ne dira l'histoire.*

PHILENE.

Ces vers ne le designoient pas particulièrement, & estoient seulement pour soutenir la regle, que l'on ne doit pas mesler les Dieux des Payens, dans les ouvrages pour les Heros Chrestiens ; & d'autres Poëtes que luy estoient tombez dans la mesme faute, de parler du Dieu du Rhin dans leurs vers sur ce passage.

DORANTE.

Les Poëtes qui n'ont point d'invention, ne sçavent où aller s'ils ne trouvent dans la fable un Dieu pour les conduire.

DAMON.

Et parce qu'il parloit souvent contre le Poëme de Clovis, il a pris encore pour luy ce qui est à la fin d'une Ode, où il est dit parlant du Roy.

*Contre les iugemens vulgaires, ,
Sans gooust, iniustes, temeraïres,
J'espere dans son équité :
Et sa gloire en sera plus belle,
S'il n'attend pas que l'en appelle
A la iuste posterité.*

DORANTE.

C'est donc sur cela qu'il l'accuse d'en appeller la posterité : mais cela est dit si agreablement, desirant que le Roy iuge des iniustes iugemens ; qu'un Poëte qui fait de tels vers, est aussi assuré des iugemens de ceux qui ont bon gooust en son siecle, que des jugemens de la posterité.

PHILENE.

Nous sçavons qu'il n'a fait son Art Poëtique, que pour établir ses ridicules regles, par lesquelles il pretend bannir des Poëmes Dieu, les Saints, & les Anges, & les demons, pour y rétablir les Divinitez Payennes, & renverser par ce moyen le Poëme de Clovis, qui est plein

d'assez d'inventions & d'agrémens, sans avoir besoin du secours des fables ridicules.

DORANTE.

Nostre siecle a des esprits bien plus solides, plus purs & plus delicats que ceux des anciens, qui avec leur fausse Religion ne pouvoient avoir que de folles idées. La Preface du Poëme de Clovis a esté au devant des pitoyables regles de cet Art poëtique, qui estoient déia preschées en divers lieux avant l'impression, laquelle n'a rien appris de nouveau, & n'a donné que le moyen d'y répondre plus seurement pour les détruire.

PHILENE.

Mais continuons nostre lecture. page 130. où il parle de la Comedie des Grecs.

*Enfin de la licence on arresta le cours.
Le Magistrat des loix emprunta le secours.
Et rendant par Edit les Poëtes plus sages,
Deffendit de marquer les noms & les visages.*

Méchante cesure. *Le Magistrat des loix.*

L'Auteur des Satyres s'avertit icy luy-mesme de devenir plus sage, au moins par les loix du Magistrat d'Athenes, pour ne nommer plus personne, puis qu'il ne peut estre retenu par les loix Chrestiennes. Moliere, qu'il avoit nommé *rare fameux esprit*, au commencement de la Satyre qu'il luy a dediée, & qu'il accuse maintenant page 132. de tant de bassesse, estoit bien plus moderé & plus habile que luy : car il a si bien peint des caracteres ridicules, que chacun y estoit connu, & s'y connoissoit, sans qu'il eust suiet de s'en plaindre, parce qu'il ne nommoit personne.

En la mesme page 132 où il parle de la Comedie.

Que son stile humble & doux se releve à propos.

Humble ne vaut rien en ce lieu là, pour dire *bas* ou *simple*. Car l'humilité estant une vertu, est autre chose que ce qui est propre à la Comedie. page 135.

*Qu'écrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs,
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrez du mediocre au pire.
Les vers ne souffrent point de mediocre Auteur.*

Ses écrits en tous lieux sont l'effroy dû Lecteur,

Horace dit tout cela en un vers. & demy, magnifiquement.

Mediocribus esse Poëtis

Non homines, non dii, non concessere columnæ.

Ce vers. *Il* est dans *tout autre art*, n'est pas seulement d'une Poëte vulgaire, mais d'un tres-méchant Poëte : car il est si dur, que l'on ne peut le prononcer que l'oreille n'en soit cruellement offensée. Il a tant recommandé dans *cét Art* la douceur, & le vers aisé : & il pourroit prendre pour luy-mesme ce qu'il dit en suite.

Les vers ne souffrent point de mediocre Auteur.

Ses écrits en tous lieux sont l'effroy du Lecteur.

Il n'y a personne, quoy que peu docte en fait de vers, qui ne confesse que *dans tout autre art*, fait un vers qui est l'effroy du Lecteur. Un Medecin dont il se mocque ingratement parce qu'il sçait l'Architecture, n'offense point la Medecine, mais un Poëte qui fait de si méchans vers, offense les oreilles,

DAMON.

Il est vray que *dans tout autre art* fait un vers effroyable.

PHILENE.

En la mesme page 135.

Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs,

Vous donne en ces reduits prompts à crier, merveilles.

Des reduits prompts à crier merveille. C'est une façon de parler, dont la hardiesse ne sera jamais jugée raisonnable.

Tel écrit recité se soutint à l'oreille,

Qui dans l'impression au grand jour se montrant,

Ne soutient pas des yeux le regard penetrant.

Voilà l'état où il est tombé luy-mesme par cette impression, comme on le connoist par le iugement de ceux de bon goust qui l'ont luë, & par ces remarques qui en ont esté faites.

DORANTE.

Il devroit tousiours lire, & jamais ne faire imprimer.

PHILENE.

Un fat quelquefois ouvre un advis important.

Voilà encore ce mot de *fat*, qui luy plaist tant, & qui déplaist tant aux honnestes gens, & que toutefois il offre si souvent au Roy. Il l'avoit mis encore deux fois en la page 131.

Et mille fois un fat finement exprimé

Et au 8. vers après.

Un honneste homme, un fat, un ialoux, un bizarre.

DORANTE.

Ce mot est si bas qu'il fait de la peine en Poësie.

PHILENE.

page 136.

Et de l'art mesme apprend à franchir les limites.

Méchant vers, tant pour la rude inversion, que pour l'équivoque. Car *apprend* semble se lier avec *de l'art mesme*, & toutefois le Poëte veut que l'on entende *franchir les limites de l'art mesme*, ce qui est une double faute, qui fait une trop grande obscurité

page 137. Voicy comme *après* avoir tant fait le fou dans ses Satyres, & tant parlé contre la raison & contre la sagesse, enfin il s'érige en sage Docteur, & crie.

*Autheurs, pretez l'oreille à mes instructions.
Qu'en sçavantes leçons vostre Muse fertile
Par tout joigne au plaisant le solide & l'utile.
Un Lecteur sage suit un vain amusement.*

Méchante cesure. *Un Lecteur sage fuit.* Les Autheurs qui liront tant de méchans vers, ne presteront pas volontiers l'oreille aux instructions d'un tel Docteur.

*Que vostre ame & vos mœurs, peints dans tous vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux Autheurs
Qui de l'honneur en vers infames deserteurs, ,
L'honneur en vers ne vaut rien du tout,
Trahisant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.*

Celui qui écrit est le coupable, & non le papier, qui est innocent, & souffre tout. On peut iuger s'il est de ces dangereux Autheurs qui trahissent la vertu.

Page 141. parlant du Roy.

*Mais quel heureux Auteur dans une autre Eneïde
Mais quel heureux Auteur dans une autre Eneïde
Aux bords du Rhin tremblant conduira cét Alcide.*

Alcide n'est que pour rimer ; car Alcide n'est point le Heros de l'Eneïde. Il n'a pas voulu mettre, *conduira cét Enée*, sçachant bien que le caractere d'Enée est méprisé de tous les Lecteurs de l'Eneïde, & ne doit pas estre comparé à celui du Roy.

Le reste n'est qu'une exhortation aux Poëtes pour chanter le Roy par les leçons

*Que sa Muse au Parnasse
Rapporta jeune encor du commerce d'Horace.*

On void qu'il est bien jeune encore dans l'étude d'Horace, puis qu'il ne sçait pas encore luy-mesme en pratiquer les leçons. Mais pourquoy rapporter des leçons au Parnasse, puis que c'est plutôt du Parnasse que les amans de la fable apportent des leçons. Cela n'est pas intelligible, & doit estre corrigé. Mais il luy sera difficile de remettre sur l'enclume tant de choses qu'on luy montre qui sont à reformer.

Dans ce quatrième chant de son Art poétique, on voit d'abord qu'ayant perdu le fil & la conduite des preceptes d'Horace, il tombe en des bassesses continuelles, & dans l'embarras, comme un aveugle qui a perdu son baston. Après son conte du Medecin, qui est si long & si inutile à son sujet, il n'y a rien qui ne marque son desordre. On y void page 135. *Ecoutez tout le monde*, qui est d'une bassesse à rebuter tous ceux qui ont quelque goust pour la langue ; & en suite outre les mauvais vers qui ont esté marquez entre plusieurs, on doit considerer ces deux.

*Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles
Du sein d'un Prestre ému d'une divine horreur.*

Quelle cesure. *Le Ciel envers* ? Et comment veut-il sériger en Payen, disant, que le Ciel fit parler en vers les Oracles ; puisque ces Oracles estoient de l'Enfer, & non du Ciel ?

DORANTE.

Il faut luy pardonner, car il est en desordre, & il ne sçait ce qu'il dit.

PHILENE

Horace luy mesme n'en eut pas dit autant. Lisons Et dans le vers qui suit, il y a, *Du, d'un, & d'une*.

Du sein d'un Prestre émeu d'une divine horreur.

DORANTE.

O ! quel Poëte ! Cela fait un horrible enchaînement, de
du, & d'un, & d'une.

PHILENE.

Page 140.

Ne vous flétrissez point par un vice si bas.

Se flétrir par un vice, est une étrange façon de parler. Enfin il conclud.

*Pour moy qui jusqu'i-cy nourry dans la Satyre,
N'ose encor manier la trompette et la Lyre.*

Il ne l'ose pas encore, & ne l'osera jamais : Car il ne sçait pas mesme par où il pourroit commencer : Et comment ose-t'il se mesler d'enseigner aux autres à manier la trompette, c'est à dire, le Poëme epique, dont il ose donner des regles, puisqu'il n'ose pas la manier luy mesme ? Aussi en concluant son Art poëtique, il se dit.

Plus enclin à blâmer, que sçavant à bien faire.

Fin des Remarques sur l'Art Poëtique.

DIALOGUE VI.

PHILENE, DORANTE, DAMON.

PHILENE.

NOus avons assez repris haleine. Voyons ce N qui fuit.

Remarques sur le Poëme Heroïque intitulé le Lutrin.

Le poëte a cru qu'il seroit un poëme bien nouveau & bien merveilleux, s'il traitoit en vers magnifiques un suiet ridicule. On luy a souvent oüy dire que les autres faisoient *un Heroïque ridicule*, & que pour luy il faisoit *un ridicule Heroïque*. Mais il s'est bien trompé luy-mesme, agissant contre la regle d'Horace,

Versibus expont tragicis res comica non vult.

C'est à dire.

*Nul ne doit par un vers tragique
Traiter une chose comique.*

Le deffaut de n'avoir pas traité ce suiet en un stile comique & burlesque, comme il devoit, estoit réparé en quelque sorte quand il le recitoit, par son ton de voix qui avoit quelque chose de ridicule : mais l'ouvrage ayant esté imprimé, & estant dénué de la prononciation, il a paru extravagant ; quand on a veu dans la bouche d'une horlogere des paroles que Virgile a données à Didon, & qui ne conviennent nullement à une horlogere. Ainsi toute cette raillerie paroist fade, sans esprit, & sans iugement : & ceux qui avoient approuvé cet ouvrage dans le recit de l'Autheur le méprisent dans la lecture ; voyant ce suiet traité tout autrement qu'il ne devoit estre, malgré son titre specieux de poëme Heroïque, qui promet de la grandeur & de la maiesté. Mais la haute diction s'accorde si mal avec le suiet bas, & la hauteur prétenduë de l'Autheur s'accorde si mal avec les regles & le bon sens qui luy sont contraires, que les meilleurs de ses amis en ont esté confus.

DORANTE.

Toutes les personnes raisonnables en ont fait le mesme iugement.

DAMON.

Il me tarde que nous n'entrions dans le détail

PHILENE *continuë*.

L'Autheur, pour déguiser la matiere en publiant son ouvrage, & pour reparer en quelque forte l'outrage qu'il avoit fait à un lieu si auguste & si Saint comme est la Sainte Chapelle de paris, d'avoir voulu rendre tous ses Officiers & ses Chanoines ridicules ; a pris le nom de *Pourges*, qui est un village près de Montlehery, où il feint qu'il y a une chapelle ; & il a esperé qu'il se mettroit ainsi à couvert : mais il devoit aussi changer beaucoup de

particularitez, qui convenoient à la ville de Paris, au Palais, & à la Sainte Chapelle, & qui ne conviennent nullement à ce village. Mais il n'a pas voulu étouffer ces en sans de sa Muse Heroïque & ridicule.

Sur le premier Chant.

page 150.

S'engraissoient dans leur longue & sainte oisiveté.

Méchante cesure. Car deux epithetes ne devoient point estre coupées par le repos du vers.

*Quand la Discorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
S'arresta pres d'un arbre au pied de son Palais.*

Comme il ne respecte point les lieux Saints, il ne respecte point aussi les Ordres Religieux Il faut donc s'imaginer qu'à Pourges il y a des Cordeliers & des Minimes, & un palais. Tout cela convenoit à la ville de Paris, mais l'imagination ne peut souffrir que l'Autheur transporte tout cela a Pourges, & la transporte aussi pour y voir toutes ces choses. Mesme on y verra Ribou avec sa boutique.

DORANTE.

C'est un étrange changement de Scene.

PHILENE *lit.*

Toute la fiction de la Discorde est prise de l'Arioste, qui dit aussi qu'elle fut trouvée parmy des Moines qui tenoient un chapitre.
En cette mesme page 150. il fait encore,

*Accourir à grands flots ses fideles Normans,
Elle y void abborder le Marquis, la Comtesse,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Noblesse.*

Tout cela ensemble ne convient point au village de Pourges.

page 152. Dans la comparaison qu'il fait d'un taureau, il l'appelle *le superbe animal* Cette epithete ne convient pas à un taureau, qui est un animal pesant & triste.

DORANTE.

Il faut luy pardonner : car il n'est pas accoustumé à faire des comparaisons.

PHILENE.

Encore y fait-il une rime d'écolier, rimant *vie* avec *furie*. Il fait souvent de telles rimes.

page 155,

*Alors de cent arrests tu peux le terrasser.
Pour soutenir tes droits que le Ciel autorise,
Abysme tout plustost. c'est c'est l'esprit de l'Eglise.
Quel transport de satyrique, de dire que l'esprit de l'Eglise soit d'abysmer
tout plustost que de ne pas soutenir ses droits par cent Arrests ? Car
l'esprit de quelques particuliers, n'est pas l'esprit de l'Eglise, qui est en
soy toute Sainte.DORANTE.Non, il est plustost indiscret qu'impie en cet
endroit. Il a entendu dire, c'est l'humeur des Ecclesiastiques. Mais c'est
manquer de iugement, que de parler ainsi de l'esprit de l'Eglise, sans
mieux expliquer ce qu'il veut dire.DAMON.Ces corrections luy
apprendront à penser un peu plus à ce qu'il dit.PHILENE.Page 156.
Ces vertus dans Aleth peuvent estre en usage.
Mais dans Pourges, plaidons.*

Il a cru qu'en disant mal de tout le monde, il devoit au moins obliger M.
d'Aleth, & tous ses amis.

Page 156. *Le nom de l'horloger la Tour.*

*Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Est l'unique soucy d'Anne son horlogere.*

De dire que la femme d'un horloger soit *son horlogere*, cela est dit sans
raison & sans esprit, , pour dire *sa femme*.

page 157.

*Ils s'adorent l'un l'autre, & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement.*

C'est pousser sans bornes la médisance contre deu personnes mariées.

*Sur le second Chant, Page 158.
Cependant cet oiseau qui prosne les merveilles.*

Jamais on n'a appelé la Renommée un *oiseau*. Cela n'est point de la
fiction Poétique.

Puis parlant de la crainte de l'horlogere, il dit,

*A ce triste recit tremblante & desolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teste échevelée.*

Cela n'a nul rapport, de mettre ensemble une remme tremblante, & ayant
l'œil en feu. Les Poètes doivent mieux représenter les effets des passions.

Puis il fait parler l'horlogere en fureur, avec les mesmes paroles que
Virgile donne à Didon parlant à Enée : mais avec un si miserable rapport

pour servir à une horlogere, que cela donne du dégoust. Enfin l'on ne sçait où est la raillerie en tout cela ; & ne la trouvant pas, elle retombe sur le faux railleur.

DAMON.

Il est certain que cela n'a pû plaire à personne.

PHILENE.

Page 159. *Au nom de nos baisers.*

Il faut demander quel nom avoient les baisers de l'horloger & de l'horlogere.

*Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ma memoire.*

Il veut le renvier sur Virgile, faisant parler poétiquement un horloger à sa femme, au lieu que Virgile fait parler simplement Enée à Didon.

L

*nec me meminisce pigebit Elisæ,
Dum memor ipse mei, etc.*

C'est à dire.

*Je veux bien de Didon garder le souvenir.
Tant que i'auray de vie, & c.*

C'est vouloir faire parler sans raison un horloger plus noblement que le Heros de Virgile, & ridiculement, en enflant sa poësie dans une passion.

page 160.

*Et toy mesme donnant un frein à tes desirs.
Méchante cesure, Et toy-mesme donnant.
Non, ton pere à Paris ne fut point boulanger.
Et tu n'es point du sang de Germain l'horloger.
Ta mere ne fut point la maistresse d'un coche.
Caucase dans ses¹ flancs te forma d'une roche.*

Tout cela est si pauvre & si plat, qu'il vaut mieux laisser là tout cet endroit, que de s'y amuser davantage.

DORANTE.

L'Autheur des remarques a raison, & l'on void bien qu'il est accablé de la foule des choses qui sont à reprendre. Mais quelle apparence que le pere de l'horloger soit boulanger, & que sa mere soit la maistresse d'un coche ?

PHILENE.

Page 161.

De reproches hargneux sans cesse t'affliger.

Quelle epithete de *hargneux* pour *reproches* ? On dit bien *un homme hargneux, un esprit hargneux, & une humeur hargneuse* : mais cela ne se dit point des paroles ny des reproches.

DORANTE.

Reproches hargneux, cela est ridicule. C'est ne sçavoir pas parler.

PHILENE.

*Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit
Sa servante Alison la ratrape & la fuit.*

Cette transposition ne se peut souffrir. Il falloit mettre, *sa servante Alison*, avant *accourant*.

DORANTE.

C'est faire des vers d'une pitoyable maniere.

PHILENE.

Cependant c'est le Docteur des Poëtes.

Page 162.

Il attache une scie en forme de carquois.

Une scie a plustost la forme d'un arc, que d'un carquois.

DORANTE.

Il est vray ; & j'ay veu en quelque lieu.

*La scie en forme d'arc, d'un cry continuel,
D'un naturel entrant, & mordant, & cruel,
Montroit un rang de dents, long suplice des arbres.*

PHILENE.

Je sçay de qui sont ces vers. Mais suivons, car il faut achever.

Page 163.

Soufle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre.

Phrase admirable, *souffler la fatigue* ; & *souffler la guerre* ne vaut pas mieux,

DORANTE.

On peut dire de luy qu'il nous conte mots nouveaux.

PHILENE.

Page 165. Chant troisième. Voicy une admirable fiction. La Nuit apparemment estoit favorable à ceux qui vouloient tirer le Lutrin de la Sacristie, pour le replacer dans le chœur ; cependant elle est représentée icy comme ennemie de leur entreprise, & va, par une merveilleuse invention, prendre un hibou, pour le placer dans le Lutrin, afin qu'il fit peur à ceux qui le devoient enlever.

DORANTE.

Puis que l'Autheur aime tant les Divinitez Payennes, & particulièrement Minerve, il devoit luy faire porter dans le Lutrin, le hibou, qui est son oiseau.

PHILENE.

Page 169. *La Deesse guerriere.*

De son pié trace en l'air un sillon de lumiere.

La Discorde devoit plustost remplir tout de tenebres, que tracer en l'air un sillon de lumiere. Puis il fait un grand honneur à M. le Prince, de le comparer à la Discorde. *C'est ainsi grand Condé, etc.*

DORANTE.

Cela meriteroit correction.

PHILENE.

Page 171. Chant quatrième.

Tous ses vallets tremblans quittent la plume oiseuse.

Il eut esté aussi bon de mettre *la plume oysonneuse* ; car on la tire des oysons, & il a voulu marquer que ces vallets couchoient. sur la plume.

Page 173.

Ah ! plustost qu'un moment cet affront m'obscurcisse.

Galimatias. Il faut deviner qu'il veut dire, *plustost que ce Lutrin m'obscurcisse*. Mais de dire, *plustost que cet affront m'obscurcisse*, il n'y avoit qu'un si grand Poëte capable d'une telle hardiesse.

DORANTE.

Mais ces hardiesses ne sont produites que par l'embarras d'un esprit qui ne sçait pas mieux s'exprimer.

Page 176.

*Ainsi lors que tout prest à briser cent murailles,
LOVIS la foudre en main abandonnant Versailles.*

Il falloit mettre *Louis* devant *tout prest* : autrement la transposition de *Louis* qui vient après, n'est pas supportable. Il falloit dire.

Ansi lors que Louis, pour briser cent murailles.

Mais *briser cent murailles*, ne vaut rien, n'en deplaise à sa qualité de Docteur. Puis considerez l'honneur qu'il fait au Roy, de le comparer à Girot vallet du Chantre, qui avec la cresselle en main va reveiller les Chanoines endormis. Ainsi Louis au retour du printemps réveille les Guerriers,

DORANTE.

Il ne se peut rien adiouter à ce beau parallèle de Loüis avec le valet Girot. Et voilà ce que c'est que de vouloir faire des comparaisons, quand on ne sçait pas l'art d'en faire de nobles, & de iustes, qui honorent la personne que l'on veut louer, & qui ne l'offensent pas.

PHILENE.

En la mesme page 179.

Quand le premier rompant ce silence profond.

Méchante cesure. *Quant le premier rompant.*

DORANTE.

On ne sçauroit assez admirer comment il manque si souvent à la cesure, ayant donné une loy qui deffend d'y manquer : car tout son Recueil en est plein de fausses. Il y a de l'apparence qu'il ne sent pas quand il y manque.

DAMON.

Nul de ses amis ne luy parle de ces fautes, parce que nous ne les sentons pas.

PHILENE.

Il a toutefois quelques amis qui ont du goust pour les vers, s'il les donnoit à lire. Mais la voix qui tonne les empesche de juger.

Page 177.

Qui possede Abely, qui sçait tout Raconis,

Et mesme entend, dit on, le Latin d'Akempis.

Pitoyables rimes de *Raconis* & *d'Akempis*.

Mais voicy ce qui est bien pire que pitoyable, d'avoir osé dans une Satyre ridicule se mocquer du Latin d'Akempis, qui est tres intelligible, & qui est

tout composé des passages de l'Évangile, selon la traduction Latine vulgate, dont le Latin est pur, bien qu'il ne soit pas Ciceronien.

DORANTE.

Je m'étonne comment dans une pièce toute comique & satyrique, sa fureur de médire l'a emporté jusques à parler avec mépris du livre que l'on appelle le *Livre d'or*, qui est celui de *l'Imitation de Jesus Christ* ; de ce livre qui est en si grande estime & vénération par tout le Christianisme, & qui *après* le Nouveau Testament tient le premier rang parmi les livres de notre Religion. Falloit il que ce divin livre tombast sous la fureur d'un Satyrique ?

PHILENE.

C'est une rage qui n'eut jamais de pareille. Mais suivons.

Ce coup part, j'en suis sûr d'une main Janseniste.

Quelle hardiesse encore, de parler du nom de *Janseniste*, *après* que le Roy a défendu si expressement de parler jamais de ce nom, ny de l'écrire ? & pourquoy dire en suite.

Arnaud c'est hérétique ardent à nous détruire.

Et encore ce vers.

Que chacun prenne en main le moelleux Abely.

Parce que M. Abely Evêque de Rhodés a fait un livre intitulé *Medulla Theologica*. Tout cela est dit en raillerie contre les Chanoines qu'il introduit, & qu'il veut rendre ridicules, comme peut-être avant été contraires aux sentimens de M. Arnaud, à qui il a dédié une Epître toute à sa louange. Mais comment ose-t'il réveiller ces débats, que le Roy a voulu assoupir avec tant de bonté & de sagesse : & pourquoy faire dire encore par un Chanoine qui veut abbatre le Lutrin.

Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve :

L'abbas ce qui me nuit par tout où te me trouve.

Qu'avoit à faire le nom de M. Arnaud dans cette querelle pour le Lutrin ? Car il n'y en a là aucun sujet. Mais ce n'est que pour obliger M. Arnaud, & tous ses amis, & voulant rendre ridicules tous ceux qui leur ont été contraires.

DORANTE.

Il a voulu leur faire connoître le grand bonheur qu'ils ont d'avoir pour eux un si grand Poète.

PHILENE.

Achevons cette lecture. Car nous n'aurons que ce qu'il nous faut de jour, pour retourner à Paris.

DORANTE

La Lune va se lever dans un moment ; & nous ne manquerons pas de lumiere

PHILENE.

Il reste peu à lire. Voicy ce qui suit.

*La masse estsse est emportee, & ses ais arrachez
Sont aux yeux des mortels chez le Chantre cachez,*

On voit par ces derniers vers, que ce n'est icy que la moitié de l'ouvrage ; puis que la victoire du Prelat, & de l'Horloger, qui est le Héros du Poème Héroïque, doit en faire la catastrophe. Le Poète n'en a voulu donner que ces quatre chants, ayant dit en la préface de son Lutrin, qu'il eust bien voulu donner au public cette pièce achevée, *mais, dit-il des raisons tres-secretes, & dont le Lecteur trouvera bon que je ne l'instrui se pas, m'en ont empesché.* Et l'Auther trouvera bon aussi que l'on croye, que ses seules raisons tres-secretes, sont qu'il n'a pû achever cet ouvrage ; n'estant pas capable de faire jamais un corps qui ait toutes ses parties, ny de faire une conclusion.

DORANTE.

Je croy qu'il en a touché la véritable raison.

PHILENE.

*Remarques sur la traduction du Traité
de Longin.*

Il ne reste plus à examiner, que sa traduction du. traité du sublime : mais parce que c'est de la prose, & que l'on n'a eu dessein que d'examiner ses vers, il faut seulement admirer la belle pensée qu'il a eue, sçachant bien qu'il n'a que le genie de la Satyre, qui est le plus bas de la Poësie, qu'il se seroit estimer un genie sublime, en donnant la traduction d'un traicté du sublime. Chacun jugera mieux de son élévation par ses Poësies, que par son traité du sublime, dont il faut seulement voir quelques vers qu'il mesle dans sa prose, en traduisant ceux d'Homere, ou de quelques autres Poëtes Grecs. Voicy de ses premiers vers page 17.

*Pour déthroner les Dieux de leur vaste ambition,
Entreprit d'entasser Osse sur Pelion.*

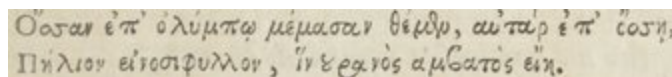
Il a cru que ce premier vers pourroit passer sous l'ombre de sa reputation : mais il n'y a pas un Poëte, de tous ceux qu'il a voulu rendre ridicules, qui en ait jamais fait un si méchant, n'ayant fait le mot *ambition* que de trois syllabes, bien qu'il soit de quatre.

DAMON.

Je sens bien que le dernier hemistich ne vaut rien, estant de sept syllabes, & il n'en doit avoir que six. Quelqu'un de ses amis l'eut averti de refaire ce vers, comme ils luy en ont fait corriger plusieurs pour cette derniere impression ; mais il n'a lû cette traduction à un seul.

PHILENE.

Lisons les remarques, Il faut admirer encore cette belle façon de parler, *déthroner les Dieux de leur vaste ambition*. Il ne peut pas s'excuser sur les vers d'Homere, qui ne disent rien du tout de celà & qui disent seulement parlant des Geants.



Ὅσταν ἐπ' Ὀλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὀσσῇ,
Πήλιον εἰσοσφυλλον, ἵν' ἐργαῖός ἀμείβετοσ' εἴη.

C'est à dire.

*Oserent sur Olympe, en leur rebellion,
Porter le haut Ossa, sur Ossa Pelion,
Pour s'élever aux Cieux.*

Car il faut dire Ossa, & non Osse ; comme on dit le *Mont Oeta*, le *mont Ida*, le *mont Sina*, & non pas *Oete*, *Ide*, & *Sine*. Nostre Poëte si fier, devoit traduire, *porter Ossa sur Olympe*, & *Pelion sur Ossa* ; mais il n'a pû fourrer dans son vers le mot Olympe, au lieu duquel il a mis un vers entier de galimathias,

Pour déthroner les Dieux de leur vaste ambition.

DORANTE.

C'est n'avoir pas la force de traduire les vers d'Homere, rapportez par Longin, ou n'en avoir entendu qu'une partie. Toutes ces remarques sont équitables.

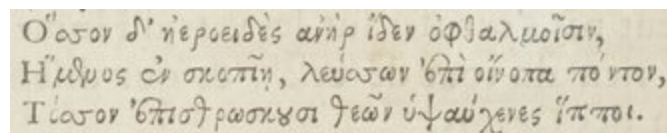
PHILENE.

Page 19.

*Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Void du haut d'une tour d'espace dans les airs,
Autant des immortels les chevaux intrepides
En franchissent d'un saut.*

Pourquoy mettre dans ses vers, *du haut d'une tour*, puis que cela n'est pas dans son texte Grec, & qu'il y a seulement, assis sur un lieu élevé regardant vers la mer ; & que cela se contrarie, & est superflu, de dire *du haut d'une tour*, après avoir dit, *assis aux rivages des mers* ;

Il y a dans le texte Grec



Ὅσον δ' ἥρωες ἰδὲν ὀφθαλμοῖσιν,
Ἥμερος ἐν σκοπῇ, λεύσων ἔπι οἴνοπα πόντον,
Τίοςον ἔπι πτολῶσιν θεῶν ὑψαύχενες ἵπποι.

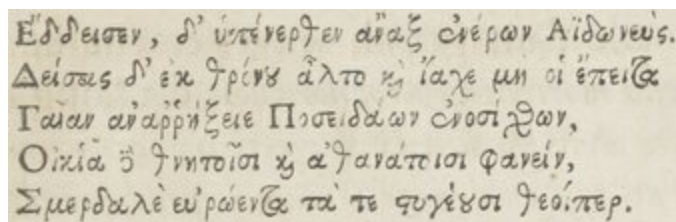
C'est à dire.

*Autant que peut un homme en regardant la mer,
Sur un rocher assis voir l'espace dans l'air,
Les coursiers immortels autant d'un saut en passent.*

Page 20. il dit

*L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son thrône, il pâlit, il s'écrie.
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux sejour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour.
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne fasse voir du Stix la rive desolée,
Ne decouvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint mesme des Dieux.*

Que de choses qui ne sont point dans le texte Grec, par incapacité de serrer le sens. Il y a seulement.



Ἐδδιδεισεν, δ' ὑπὲρ νερθεν αἶαξ οἰέων Αἰδωνεύς.
Δείσας δ' ἐκ θρόνου ἄλτο καὶ ἰάχε μὴ οἱ ἔπειτα
Γαῖαν ἀναρρήξειε Περσειδάων οἰοσίντων,
Οἰκίαν ὃ θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείν,
Σμερδαλὲ εὐρώεντα τὰ τε φυγέεισι θεοῖπερ.

C'est à dire.

*Pluton Roy des enfers de peur en fut atteint.
De son thrône il s'elance, il crie, il tremble, il craint
Que du coup de Neptune une large onverture
Ne découvre l'horreur de sa demeure obscure,
Des mortels redoutée, & qu'abhorrent les Dieux.*

Mais la difficulté de ne mettre dans le vers que ce qu'il faut, fait qu'un Poète qui n'a pas la force de presser le sens, y joint des vers entiers, qui ne sont que des chevilles pour faire tenir le reste, & pour rimer à ce qui a esté dit, ou à ce qui doit estre dit en suite. On peut aider au vers par quelque mot adiouté, mais on ne doit pas y ioindre des sens qui ne sont pas dans le texte. Car ne le faisant pas, ou ne pouvant pas le faire, on se fait voir Escolier, & bien bas, en mesme temps que l'on veut se faire le Maistre, & bien haut, par un traité du sublime.

Mais dans cette page 20. Il faut remarquer en passant la rare prudence du Traducteur, qui *après* avoir dit en son Art Poétique.

Page 130.

Homere n'entend pas la noble fiction.

Se mocquant d'un de nos amis qui dans son traité des Poètes Grecs, Latins, & François, avoit marqué quantité de ridicules inventions ou fictions d'Homere ; maintenant il en produit luy-mesme de tres-pauvres, après avoir allegué des vers d'Homere de l'Iliade liv. 10. où il parle d'un grand renversement de la nature, où *les choses mortelles & immortelles*, dit Longin, *tout enfin combattoit avec les Dieux, & il n'y avoit rien dans la nature qui ne fust en danger : mais il faut prendre*, dit-il, *toutes ces pensées dans un sens allegorique, autrement elles ont je ne sçay quoy d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la maiesté des Dieux.* Mais quel Lecteur pense à excuser Homere sur le sens allegorique, quand les choses sont ridiculement exposées ? *Et pour moy*, poursuit Longin, *lors que je voy dans Homere les playes, les liguees, les suplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux, de ces hommes qui furent au siege de Troye ; & qu'au contraire des Dieux mesmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous sommes mal-heureux, au moins avons nous la mort, qui est comme un port asseuré pour sortir de nos miseres : au lieu qu'en*

representant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais eternellement miserables.

DORANTE

Il ne devoit pas alleguer ces pauvres fictions d'Homere, *après* avoir blâmé l'Autheur du traité des Poètes, d'avoir marqué plusieurs de ses ridicules inventions.

PHILENE *poursuit.*

Page 22. du traité de Longin, parlant encore d'Homere. *Mais, dit-il, je vous prie de remarquer, pour plusieurs saisons, combien il est affoibly dans son Odyssée, où il fait voir que c'est le propre d'un grand esprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de se plaire aux contes & aux fables, & c.* Page 24. *A tous propos il s'égare en des imaginations & des fables incroyables... Les esprits plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit commence à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du Sac ou Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulysse changez en pourceaux.* Virgile a fait une absurdité toute contraire, faisant changer des vaisseaux en Nymphes de la mer. Mais on s'est accoutumé à souffrir ces grandes inepties dans les anciens, dont la diction a eu de la grandeur. *Et de toutes ces absurditez, poursuit Longin, qu'il conte des amans de Penelope En esset toute cette description est proprement une espece de Comedie.* Voilà comment ce Rheteur ancien parle des pauvres fictions d'Homere. Cependant parce que dans *le Traité des Poètes*, on en a remarqué quantité d'autres bien plus ridicules encore, les petits Poètes envieux, qui ne savent ce que c'est que fiction, accusent de presumption ceux qui ont eu assez de goust pour distinguer ce que les anciens ont de bon, d'avec ce qu'ils ont de defectueux.

DORANTE.

Il y a suiet de blâmer le peu de iugement de celui qui ne se souvenoit pas de ces deffauts d'Homere, qu'il avoit veus & traduits de Longin, quand il a accusé un Poète de n'avoir pas approuvé toutes les fictions d'Homere.

PHILENE.

Achevons page 27.

*Et les bras étendus, les entrailles emeuës
Ils font souvent aux Dieux des prieres perduës.*

Méchantes rimes, *emuës & perduës*.

Page 57.

Que quiconque osera s'écarter à mes yeux

Il devoit dire *s'écarter de mes yeux*, Mais il y a dans le Grec *quiconque ira ailleurs qu'aux vaisseaux ie le tueray*.

Page 58. *Y viens tu de la part de cette troupe avare*.

Autre méchante césure, & basse façon de parler en vers, *y viens-tu de la part*.

Page 88 *Le mesme jour qui met un homme libre aux fers*. Méchante césure, & pauvre vers.

DAMON.

Nul de ses amis n'a jamais cru qu'il fit tant de méchans vers.

PHILENE *lit*.

Après avoir fait voir tant de fautes de iugement, & de diction, tant d'ignorances pueriles, par deffaut de connoistre le monde, & de sçavoir comment on doit parler, soit aux Princes, soit des Princes, soit de toutes les autres choses dont ceux qui se meslent de faire des vers doivent écrire avec iustesse & delicatessen ; & *après* avoir admiré comment ses Auditeurs, étourdis par la voix, avoient pris tant de pauvreté & de miseres pour des merveilles, sans y avoir trouvé une seule deffectuosité, & sans luy avoir jamais rebute leurs applaudissemens ; on luy peut dire les mesmes vers qu'il a *faits* pour d'autres, page 135.

*Ne vous enyvrez point des éloges flateurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces reduits prompts à crier, merveille.
Tel escrit recité se soutint à l'oreille,
Qui dans l'Impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard penetrant.*

Mais il faut estre Maistre, pour sçavoir bien iuger des fautes : un petit éclair d'esprit qui paroist, éblouit l'Auditeur, & quelquefois mesme le Lecteur, qui dans son éblouissement laisse passer quantité de deffauts, & les louë autant que ce qui luy a paru éclatant, par manque de finesse de goust. Mais il y a peu d'esprits assez forts, pour ne se pas laisser éblouir par des éclats qui surprennent, qui passent, & qui font passer le reste, s'il est deffectueux.

DORANTE.

luy mesme ; & il se les appliquera mieux quand il auluy mesme ; & il se les appliquera mieux quand il aura veu tous ces bons avis qu'on luy donne.

PHILENE.

Finissons par la derniere des remarques.

Bien que l'on n'ait pas voulu examiner cette traduction entiere, reservant à en parler quelque jour, il est impossible de ne pas remarquer le peu de iugement du Traducteur, d'avoir osé faire presenter au Roy ce traité, & de n'avoir pas consideré son dernier Chapitre, qui a pour titre *Des causes de la decadence des esprits*, & qui traite pourquoy il ne se trouvoit plus d'esprits qui s'élevassent fort haut dans le sublime, comme Homere pour la Poësie, & Demosthene pour l'éloquence ; & il dit que *c'est le gouvernement populaire, qui nourrit & forme les grand genies ; & qu'il n'y a rien qui élève davantage l'ame des grands hommes, que la liberté, ny qui excite & réveille plûs puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de se voir élevé au dessus des autres. Aioutez que les prix qui se proposent dans les republiques, aiguisent & achevent de polir l'esprit, & c.* Qij

Mais nous continuë t'il, qui avons appris à souffrir le ioug d'une domination legitime, qui avons esté comme envelopez par les coûtumes & les façons de faire de la Monarchie & qui n'avons jamais goûté de cette vive & feconde source de l'eloquence, te veux dire de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous cest que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs... Car un esprit abbatu & & comme domté par l'accoutumence au ioug n'oseroit plus s'enhardir à rien : tout ce qu'il avoit de vigueur s'evapore de soy-mesme, & il demeure tousiours comme en prison. Où est le jugement de cet homme, de rapporter la cause de la decadence des esprits à l'Etat Monarchique, & la cause de l'élévation des esprits à la liberté, à l'Etat Populaire, & aux prix que les Republiques proposoient ; puis que vivant sous un bon & sage Roy, nous iouïssons bien plus de la liberté, que les peuples n'en iouïssent dans leurs assemblées tumultueuses, & si suiéttes aux seditions ; & que le Roy fait plus de bien aux personnes de merite, que toutes les Republiques ensemble n'en proposerent & n'en donnerent iamais. Et il faut luy demander si la

consideration du Roy luy a osté l'ardeur de s'élever au dessus de tous les Poètes. Virgile & Horace furent bien plus riches par les bien-faits de l'Empereur Auguste, que ne furent jamais ny Demosthene, ny Homere, ny Hesiodé, ny Pindare, ny Sophocle, ny tous les autres Poètes Grecs ensemble. Et il n'y a rien qui élève tant au sublime, que les frequentes actions Heroïques d'un grand Roy, & que ses vertus, qui sont bien plus grandes que ne furent iamais celles des Areopagites, ny celles des Ephores. Il se seroit bien *passé* de rapporter à la Monarchie les causes de la decadence des esprits, & des foiblesses du sien ; & d'esperer son élévation par cette seule traduction du traité du sublime On en fera voir plus à loisir les deffauts, & que souvent il n'en a pas entendu, ou le Grec, ou le sens.

On fera voir aussi un autre recüeil, aussi grosque celui-cy (qui n'a esté fait qu'à la haste) de toutes les autres fautes, pour le sens, pour la langue, & pour les vers, afin de luy faire sçavoir qu'il doit s'instruire, avant que de vouloir enseigner les autres.

DORANTE.

Puis que c'est icy la fin des Remarques, il ne nous reste, avant que de nous separer, qu'à iuger en gros de tous ces iugemens qui ont esté faits de son livre le connoissois assez la pluspart de ses deffauts, mais difficilement eussions nous pû les croire si grands, ny en si grande quantité, que nous les avons veus icy.

DAMON.

J'en suis le plus surpris de nous trois ; car bien que je me fusse rendu au suiet du Poëme Heroïque, dont vous m'avez fait connoistre, la beauté & la grandeur, qui ne seront pas détruites par ses fausses maximes ; toutefois i'estois encore prevenu de l'estime que plusieurs faisoient avec moy de ses Satyres, & de ses autres œuvres ; & jamais le n'eusse pensé que l'on eust pû me faire voir la moindre partie de tant de fautes de sens, de genie, & de vers.

PHILENE.

Il y a long-temps que je le connois tel qu'il est. le l'ay oüy quelquefois raisonner sur des ouvrages de Poësie dont il falloir iuger ; comme de quelques pieces de theatre, ou d'autres. Et je le voyois parler avec un ton de Maistre, mais avec un iugement d'Escolier. Je l'ay trouvé sans

goust, & sans discernement pour les choses les plus fines & les plus delicates, & s'attachant à louer ce qui estoit le plus bas. l'admirois avec quelle assurance il avoit osé écrire que la Satyre luy *inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre*, puis qu'en l'âge où il est il n'a pû encore connoistre & corriger tant de fautes du sien.

DORANTE,

Enfin il est tombé en bonne mains, ayant osé attaquer ceux qui pouvoient bien se deffendre, à qui toutefois il n'a pû reprocher ny un vers foible ou mal fait, ny un defect de sens. Mais je ne puis assez. admirer comment il a pû avoir tant d'approbateurs.

PHILENE.

Il n'est pas difficile d'en dire les raisons, dont la premiere a esté son artifice de lire hardiment en divers lieux, & de mandier des suffrages longtemps avant que de faire imprimer : C'est ce que ne font point les grands genies, qui exposent en secret leurs ouvrages à la lecture des bons luges ; Comme Horace qui se contentoit de peu de Lecteurs qui fussent de bon goust. La seconde a esté la médisance qui estoit le suiet de ses Satyres, laquelle plaist d'abbord à tous, & qui estant bien receue, engage en suite les esprits à soutenir l'approbation qu'ils luy ont donnée. La troisième a esté d'avoir fait valoir la grande peine qu'il avoit à faire des vers, pour faire iuger de leur excellence par la grandeur de sa difficulté à les faire : au lieu que cette difficulté ne venoit que de manque de genie : car c'est le genie qui rend les choses faciles ; Et la quatrième raison a esté que la plupart de ceux qui l'écoutoient, ont confondu l'esprit d'Horace & d'autres, avec le sien, & ont pris comme venant de sa source, tout ce qu'il prononçoit, & dont il recevoit la louange comme si elle luy eut appartenu ; n'ayant pas de genie pour en meriter par luy mesme ; & estant réduit à aller servilement aux emprunts de tous costez, pour revestir sa misere. Il sçait ce qu'Horace son Maistre a dit de tels emprunteurs, les comparant à la corneille d'Esopé dépouillée par les oiseaux, chacun luy ayant redemandé la plume qu'il luy avoit prestée.

*Moveat cornicula risum
Furtivis nudata coloribus,*

C'est à dire.

*La corneille fut bien raillée,
Des plumes estant dépoüillée.*

DORANTE.

Je sçay qu'un sçavant qui a du loisir, fera un recueil aussi gros que le sien de tout ce qu'il a pris des Poètes Anciens ; outre celui que l'on doit faire des fautes qui ont esté oubliées dans ces Remarques.

DAMON.

Cela pourra nous divertir encore quelque jour. Je seray bien aise d'apprendre quelquefois avec vous à me détromper, & à raffiner mon goust. Il est tard ; & il y a long-temps que le carrosse nous attend.

PHILENE.

La lune est dé-jà levée, & est sans nuages. Vostre Cocher ny vos chevaux n'auront pas besoin de flambeau.

DAMON.

Adieu Philene. Je me sens plus libre & plus leger en montant dans ce carrosse, que je n'estois en arrivant.

DORANTE.

Cela vient de ce que tu és déchargé des chaines de la prevention, qui sont bien lourdes, mesme à qui ne les sent pas.

DIALOGUE VII.

DESP... L'OMBRE DE MOLIERE.

DESP...

QUE voy-je ? est-ce un fantosme ?

MOLIERE.

Ouy, tu revois Moliere.

DESP...

Quoy ? tu reviens, amy, jouir de la lumiere ?

MOLIERE.

As-tu dans ta retraite assez fait de sejour ?

DESP...

Dans les murs de Paris me voicy de retour.

MOLLERE.

*Tu craignois que l'encens. pour ta Muse imprimée,
Ne te fist tout à coup étouffer de fumée.
Mais tu dois reprimer le plaisir que tu sens.
Tu vas plus recevoir de honte que d'encens.*

DESP...

Quoy ? ne me vois-tu pas tout rayonnant de gloire

MOLIERE.

*De ta gloire passée étouffe la memoire.
Mille qui t'encensoient ne t'encenseront plus.
Car le Roy des Lutins, que tu nommes Phebus,
Te mande que ton livre a gasté ton mystere.
L'organe de ta voix t'estoit seul necessaire.
Par elle tu regnois parmy les ignorans :
Ton Recüeil t'a placé dans le plus bas des rangs.
Il dit qu'en tes reduits, par des tons effroyables,
Tu battois seurement l'ennemy de ses fables.
Que tu l'as en public follement attaqué :
Que pensant te mocquer, seul tu seras mocqué.*

DESP...

*Quoy ? devois-je endurer sa forte raillerie,
Lors que du Dieu du Rhin j'inventay la furie
S'opposant à l'effort de mon Prince indomté.*

MOLIERE.

*Pourquoy mesler la fable avec la verité ?
Tu sçais qu'on ne croit plus des Dieux si ridicules.
Les esprits ne sont plus si foux, ny si credules.
De LOVIS, c'est par trop ternir les actions,
Que d'y mesler Ainsi les folles fictions.*

DESP...

*Faute d'invention la Fable & la Satyre
Servent pour divertir tous ceux qui veulent rire.*

MOLIERE.

*Mais un solide esprit trouve bien peu charmant
Tout ce qui sur le vray n'a pas son fondement.*

DESP...

*A qui manque de veine, est-ce peu de prudence
Que de charmer le monde avec la médisance ?
Car c'est dans le Palais ce qui se vend le mieux.
Il est bien plus de foux que d'hommes sérieux.
Barbin pour mon livret me rend trois mille livres,
Et ne donneroit rien du plus docte des livres.
Je sors tousiours à jeun des applaudissemens,
Mais trois cens loüts d'or donnent des alimens.
Quoy que l'invention brille dans l'Heroïque,
Un livre qui médit vaut bien plus en boutique.*

MOLIERE.

*Ceux que ta voix trompoit ne seront plus trompez,
Quand à lire en repos ils seront occupez.
Le ton fort, sans esprit, facilement impose.
Dire un nom te suffit, sans en dire autre chose.
Sçais tu blâmer un vers ? Jamais d'un seul deffaut
Tu ne sceus accuser les œuvres de Quinault :
Mais en doctes leçons une veine fertile
Dé-ja de tes deffauts a marqué plus de mille.
Tu devois en mon Art m'imiter un peu mieux
J'ay sceu plaire en mon temps aux plus judicieux.
Je ne nommois aucun, mais par des caracteres
Je peignois les tableaux des sottises vulgaires.
La generale idée estoit mon seul soutien.
Les choses disent tout, les noms ne disent rien.
Mais pour un caractere il faut sçavoir le peindre :
Et nul, quoy que bien peint, n'a sujet de se plaindre.
Icy, sans te nommer je vay peindre le tien.
Es-tu Turc, es-tu Maure, Idolatre, ou Chrestien ?
On voit que sans raison tu fais tout personnage,
Tantost le sérieux tantost le badinage.
Pour sçavoir bien piller, tu te crois bien sçavant.
La rime ou la raison te manque bien souvent.
En galimathias ta Muse est trop feconde.
Tu crois, déchirant l'un, plaire au reste du monde.
Par boutade souvent tu fais d'assez bons vers,
Parlant du grand LOVIS, l'honneur de l'Univers.
Mais pourrois-tu chanter sa conquête fameuse,
Si du Rhin tu n'offrois la barbe limonneuse ?
Que peux-tu sans Satyre ? & pourrois-tu jamais
Sans la plaisanterie entrer dans les grands faits ?*

*Après cinquante vers ton Pegase recule.
Tu te sauves soudain dans ton faux ridicule.
Trouvant un nom bizarre un Vurts bien à propos,
L'haleine te manquant tu reprends du repos.
Tu tombes aussi-tost sans forces, sans figures ;
La fausse rime vient, les méchantes cesures.
Un apprentif en vers, instruit depuis deux ans,
Jamais ne mit au jour des vers si mal plaisans.
Cependant ton esprit ne sentant pas ses fautes,
S'estime triomphant des Muses les plus hautes.
Tu crois qu'à ta fureur tout le monde est soumis.
Tu crois que dans les vers tout te sera permis :
Tu veux qu'insolamment ta verve s'autorise
Pour offenser la Cour, le Parlement, l'Eglise,
La vertu, la raison, sans respect & sans choix,
Les lieux Saints, les Prelats, les finances, les loix.
Mais un seul te renverse au fonds d'un precipice
Rien pour t'en retirer ne te sera propice.
Qui donc trouveras-tu qui deffende tes vers ?
Pourras-tu corriger tout les sens de travers ?
Oseras-tu tout seul entrer dans la bataille,
Armé d'un conte faux de quelque huitre à l'écaille ?
Crois-tu que ton esprit ne te manquera pas,
Ayant si peu de force, avec un cœur si bas ?
Un ingrat comme toy n'eut jamais de courage.
Ton humeur satyrique est plustost une rage.
Cœur lâche qui pour suis les vivans & les morts,
Tu m'adorois vivant, maintenant quand je dors
Tu me lances les traits d'une aspre calomnie :
Du titre de bouffon tu noircis mon genie.
Autrefois à genoux, forcé de m'estimer,
Tu t'adressois à moy pour t'apprendre à rimer.
Tu m'appellois alors ton juge, ton arbitre,
Rare & fameux esprit, c'est le front de l'Epitre.
Si tost que je suis mort, tu pretens me braver,
Et sur moy, me blamant, tu penses t'élever.
Mais de nos deux talens, on sçait la difference.
Un bel Art fut le mien, le tien la médisance.
Tu viens de faire voir ton cœur noble & bien haut.
On te fit un festin pour embrasser Quinaut.
Tous deux en vrais amis vous fistes bonne chere.
Luy que le Ciel forma liberal & sincere,
Bien-tost en son logis te fit un grand repas :
Mais après peu de jours il ne t'en souvint pas.
Avec les gens d'honneur comment oses-tu vivre,
L'ayant tout de nouveau renoircy dans ton livre ?
Quel orgueil d'attaquer ceux qui nous ont appris
L'art de charmer le goust des plus nobles esprits ?*

*Tu frapes Saint-Amand des traits de ta malice :
 Sa Rome Ridicule est un si beau caprice.
 Devois-tu me traiter de plat & de bouffon,
 Et t'élever plus haut que l'Autheur du Typhon ?
 Jamais de nos esprits tu n'auras la finesse,
 Le plaisant sans fascher, la grace, la souplesse.
 Tu ne fais que dresser un roole de Rimeurs :
 Tu cottes par leurs noms Libraires, Imprimeurs :
 Sur les mots du Palais tu fais de pauvres gloses.
 Ceux qui sçavent la Cour, ne sçavent point ces choses.
 Et quand tu fais aux Rois parler leurs confidens,
 Tu les fais discourir en foux, en impudens.
 Dans les vers enfantez, de ta seche cervelle
 La rime & le bon sens souvent sont en querelles ;
 Et ton autorité, sans ordre & sans compas,
 Les force à s'embrasser, s'ils ne s'embrassent pas.
 Superbe, parle donc, oseras-tu paroistre,
 Quand ton livre imprimé t'à si bien fait connoistre ?
 Va te cacher encor : fuy, retourne à tes champs.
 Donner des coups de lime à tes vers si méchans.
 Hé quoy ? tu ne dis mot ? Ta voix si magnifique
 Abandonne à ce coup ta veine Satyrique.
 Mais je veux me vanger en diverses façons.
 Je reviendray souvent te donner des leçons :
 Tu verras, pour punir tes fureurs ordinaires,
 Un Docteur Escolier dans les Visionnaires.*

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 25. Juillet 1674 signé NOBLET, il est permis à CLAUDE AUDINET, ImprimeurLibraire à Paris, d'Imprimer un Livre intitulé : *La Deffense de la Poësie Heroïque* : & ce pendant le temps de dix années, à commencer du jour que ledit livre sera achevé d'Imprimer pour la premiere fois, & deffenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'Imprimer, vendre & debiter ledit livre sans le consentement de l'Exposant, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres damande, & de tous despens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilege.

Et ledit Sieur Audinet a associé à son droit de Privilege, Jacques le Gras, Nicolas le Gras & Augustin Besoigne, tous Marchands Libraires à Paris, pour en jouïr conjointement suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté le II. Aoust 1674. Signé,
THIERRY, Syndic.

Achevé d'Imprimer pour la premiere fois le 18. Aoust 1674,



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La défense du poème héroïque...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6565450w>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Lucien.

2 Pharaon.

3 Saül.

4 De Samuel.

Table des matières

1. Page de titre
2. PREFACE
3. LA DEFFENSE DU POÈME HEROÏQUE. DIALOGUES.
 1. DIALOGUE I. DORANTE, PHILENE, DAMON.
 2. DIALOGUE II. PHILENE, DORANTE, DAMON,
 3. DIALOGUE IV. PHILENE, DORANTE, DAMON.
 4. DIALOGUE VI. PHILENE, DORANTE, DAMON.
 5. DIALOGUE VII. DESP... L'OMBRE DE MOLIERE.
4. Notes
5. À propos de cette édition numérique